

LE COIN DU FEU

REVUE MENSUELLE

AOÛT 1895

ABONNEMENT :
\$2.00 PAR ANNEE. }

ADMINISTRATION :
23 RUE ST. NICOLAS.

SOMMAIRE

CHRONIQUE,	<i>Mme Dandurand.</i>	FRANÇOIS COPPÉE,	<i>Léon Daudet</i>
NOTES D'UN MONDAIN,	<i>Muscadin.</i>	LA CUISINE,	<i>Tourné-Broche.</i>
PLAISIRS DE ROIS,	<i>Jacqueline.</i>	LES AMANTS SANS AMOURS,]	<i>Mme de Genlis.</i>
SAVOIR-VIVRE,	•••	ROYAN,	<i>Dr. de Mille.</i>
LA LECTURE DU DICTIONNAIRE,	<i>De Aimaïs.</i>	MUSIQUE.— <i>Berceuse.</i>	
HYGIÈNE,	•••	JÉRUSALEM,	•••
ICI ET LÀ,	•••	A LA JEUNE FILLE,	<i>Victor Hugo.</i>
LA MODE,	•••		

CHRONIQUE.

VANITÉ DES VANITÉS.

Dans la chronique mondaine d'une grande revue française je lisais dernièrement les lignes suivantes :

Au cercle de la reine d'Italie on remarque toujours beaucoup d'américaines. On assure que les souverains voudraient marier tous les hommes disponibles de leur noblesse avec les filles des riches yankees. On voit peut-être là un ingénieux moyen d'éviter la faillite qui menace le pays. De leur côté les jeunes filles d'outre-mer souhaitent anoblir leurs milliards, et cherchent à décrocher toutes les couronnes héraldiques du globe. Elles y réussissent assez bien. En ce qui concerne la seule Italie, il y a plus d'une princesse romaine qui a vu le jour à New York ou dans la très récente cité de Chicago.

La vieille Europe toute entière, au reste, ne demande pas mieux que d'aider la jeune Amérique à se dégorger entre ses mains.

Cela est assez naturel de la part d'une certaine catégorie de la noblesse européenne décrépète et banqueroutière. Elle a tout à gagner de la déviation sur ses terres du Pactole américain et de l'infusion d'un sang jeune et pur dans les veines de ces rejetons anémiques et dégénérés.

Ce qui se conçoit moins facilement c'est le

consentement des belles et vigoureuses démocrates de la terre libre à ce métier de dupes.

Quel jettatura est-ce donc qu'un titre? Quelle fascination ce mythe prestigieux n'exerce-t-il pas encore dans un âge et jusque dans un pays qui se vantent d'avoir vaincu le plus de préjugés!

Que de blanches et pures victimes aussi n'a-t-on pas immolées à ce Minotaure!

Le principe d'antique équité, qui, lors de la formation des empires, appelait indistinctement aux premiers emplois—sujets à plus de périls que de gloire,—les citoyens capables de servir leur patrie, s'est bientôt corrompu.

L'orgueil invétéré, l'égoïsme de l'homme, l'amour du panache en ont fait l'absurde principe d'hérédité.

Et cette monstrueuse comédie, ce désastreux enfantillage règnent depuis des siècles par toute la terre, livrant parfois le sort des peuples aux caprices d'un ambitieux ou d'un imbécile—exploitant les trésors de forces physiques et morales du peuple—comblant d'or et de privilèges une caste inutile, gâtée par l'abus des jouissance

et qui cache sa débilité sous l'éclatante cuirasse de lointains autant que valeureux ancêtres.

La vieille noblesse a pourtant ses descendants virils, jaloux de jouer encore un rôle sérieux dans l'histoire de leur pays, et soucieux de perpétuer dans la Politique, la Diplomatie et la Science, la célébrité de leurs noms. Ces hommes ont la vraie noblesse, qui, loin de dédaigner le travail, cherche à se créer, par des œuvres utiles, une supériorité moins théorique que celle qui réside dans un stock de vieux souvenirs. Mais le plus grand nombre se contente de cette supériorité vaine.

Combien d'héritiers de noms historiques sont satisfaits de régner aujourd'hui en Europe, dans les royaumes de la Mode et du Sport.

Ils croient avoir assez fait pour éblouir le monde quand la chronique mondaine parle le matin de leur chasse, ou qu'elle décrit la toilette portée par eux dans un cotillon.

Depuis l'invention de la vapeur, les paquebots d'outre-mer ont souvent versé sur notre continent pêle-mêle, avec le flot d'immigrants cosmopolites, ces intéressants spécimens d'une aristocratie abâtardie. Ils ont voulu voir cette Amérique inhospitalière aux tyrans et tyrannau, ce sol que ne foula jamais le pied d'un monarque. Ils ne s'y sont pas sentis plus petits, car leur insignifiance est comme galvanisée par la pensée toujours présente de l'aïeul qui se battit aux croisades, ou qui, en qualité de Premier Gentilhomme de la Chambre, passa jadis la chemise à Henri IV. Un tel avantage leur donna le droit de regarder de fort haut de pauvres gens qui avaient bien aussi quelque aïeul vivant du temps des croisades, ou alors qu'Henri IV changeait de chemise, mais dont on a oublié de conserver le nom dans un registre de famille.

Il y a quelques-uns de ces princes qui viennent ici par affaire. Ce sont des commis-voyageurs, vendant sur échantillons des arbres généalogiques et de vieux parchemins. Leur valise contient aussi des blazons mal étamés, pour le redorage desquels ils demandent des *soumissions* à nos capitalistes. Sans les avoir vus, il me semble que je pourrais tracer le portrait physique et moral de ces trafiquants d'armoiries plus présomptueux que fiers, derniers descendants d'une lignée de nobles faïnants dont on sera souvent bien embarrassé

pour raconter les exploits à la petite américaine devenue héritière de leur nom.

C'est trop souvent à de tels personnages, en effet, que les gogos de papas américains vendent leurs filles. C'est à ces écumeurs de millions qu'ils livrent le plus précieux de tous leurs trésors, —leur seul trésor à vrai dire, puisque les richesses n'auraient sans lui ni utilité ni raison d'être, et qu'aussi bien on les jette à sa suite d'une main légère.

L'incalculable privilège que donne la fortune pourtant est l'indépendance. Ces démocrates avides de grandeurs n'en usent même pas. Avec leurs dots royales elles font des mariages de raison.

Princesse ! comtesse ! marquise ! ces mots magiques jettent un sort aux petites plébéiennes, et leur font sacrifier tout...tout, même le Bonheur.

Telle est l'inconséquence humaine. Un demi-siècle d'efforts, de lutttes et d'un labeur acharné de la part d'un homme ; la victoire sur tout ce qui voulut s'opposer à son élévation, la conquête des milliards, l'établissement d'une puissance presque sans bornes aboutissent à ce triste couronnement : sacrifier sa fille au plus captieux des préjugés mondains.

Et ces hommes clairvoyants, avisés mais tendres pères surtout, en croyant donner à leur enfant avec une couronne héraldique le plus beau sort du monde, ne lui font, en somme, qu'un cadeau incomplet.

La satisfaction de la vanité n'est en effet qu'un accessoire, qu'un luxe superflu du bonheur. C'est la broderie d'or qui doit se brocher sur une belle et forte texture. Sans ce fond de sympathique estime conjugale la broderie vaut peu de chose.

Autant vaudrait recevoir le présent d'une cassette précieuse et fermée, dont on ne connaîtrait pas le secret.

Mais l'appât du titre, le besoin de dominer continueront d'aveugler leurs victimes, et gâcheront encore bien des vies qui autrement auraient été trop heureuses.

L'exemple des compatriotes désillusionnées n'y fera rien.

Il en reviendra longtemps des divorcées comme la princesse Colonna avec des petits princes sans père, chez qui l'atavisme se manifestera peut-être

cruellement pour faire souffrir davantage celle qui les mit au monde (car les déceptions de la mère sont plus poignantes mille fois que celles de l'épouse).

Et l'on prêchera toujours la vanité des grandeurs sans convertir ceux qui ne veulent pas entendre. Ces paroles même de l'homme à qui nulle grandeur et nulle puissance ne manquèrent ne convaincront personne.

— "Je ne crois pas avoir été heureux vingt-quatre heures dans ma vie," avouait Bismarck il y a quelques jours.

Qui sait s'il ne faut pas voir dans cette apparente inconséquence des privilégiés de la Fortune, courant en sens inverse du bonheur, le fonctionnement de la loi providentielle qui refuse aux habitants de cette planète la félicité absolue !

Je me figure l'une de ces héritières fameuses, épousant par amour — après avoir fièrement repoussé les propositions commerciales des prétendants titrés — quelque beau et brave garçon de sa race, capable de lui apporter le prestige d'une haute position dans son propre pays. Je vois cette femme mère de vaillants et intelligents petits yankees, exerçant dans la république une espèce de royauté mille fois préférable aux

dignités de caudataires remplies par les duchesses des cours européennes, et je me dis :

"Non, ce serait trop beau. Il ne manquerait donc rien à ces élues terrestres."

C'est égal, ces concitoyennes de George Washington me déconcertent. Si le fondateur de leur liberté revenait sur la terre, avec quelle amertume ne verrait-il pas combien les richesses de ce sol arraché par lui à la tyrannie ont amolli les âmes de ces républicains dégénérés.

— C'était bien la peine, penserait-il, de nous affranchir pour voir sitôt, au bout d'un pauvre siècle, l'élite de la république déjà lassée d'indépendance, retourner d'elle-même sous le joug et les filles de nos fières matrones réapprendre la révérence de cour !

Cornélie, républicaine antique, aima mieux rester la veuve d'un romain que de devenir l'épouse d'un roi. Belle leçon pour les américaines qui ne savent pas apprécier le bienfait qu'elles reçoivent avec la vie sur cette terre libre.

On ne saurait être que *ce qu'on est*. La seule grandeur, la véritable fierté consiste à ennoblir par ses mérites la condition où l'on est né et à forcer les autres à la respecter.

M^{me} Dandurand.

Notes d'un Mondain.

(*Pensées intimes.*)

Je me suis bien amusé ce soir chez M^{lle} Gérard.

Un étranger s'étonnerait de m'entendre dire : *chez M^{lle} Gérard.*

En France il serait entendu que la personne dont je parle est une demoiselle beaucoup plus que majeure, ayant légitimement hérité de la dignité de maîtresse de maison à la mort, ou par l'abdication d'une mère âgée.

Rien ne ressemble moins à la jolie et sémillante Ninie qui, malgré son air à ne s'étonner de rien, est de la toute première jeunesse.

Mais nos jeunes filles pour régner — comme le Cid, — n'attendent pas le nombre des années. Quoique M Gérard soit loin d'être une vieille femme sa pétulante progéniture a su se tailler dans son domaine un honnête petit royaume.

La mignonne étoile brille d'un éclat spécial dans l'olympé domestique. Dieu me pardonne, mais il arrive souvent que la vivacité de ses rayons éclipse même tout-à-fait les astres principaux.

Cela s'accomplit sans prodige, puisque les parents recueillent avec empressement les bénéfices de l'émancipation filiale et qu'ils trouvent très commode de se dérober derrière le premier nuage qui leur fournit un prétexte pour se reposer de briller.

Cette besogne cependant n'embarrasse pas M^{lle} Ninie — ou plutôt *Ninie Gérard*, car pour diverses raisons tout le monde l'appelle ainsi, les garçons, voulant donner l'idée d'une certaine intimité avec elle; ses amies, parce qu'elles sont ses amies; ses ennemies, qui craindraient de témoigner de trop de déférence en lui donnant le titre de *mademoiselle*; les indifférents et ceux qui ne la

connaissent pas, pour laisser croire qu'ils la connaissent ou pour faire comme les autres.

Car Ninie Gérard est une personnalité notoire dans le monde. Son salon et celui de sa mère est l'un des plus hospitaliers de notre société, et un des rares où l'on ne s'ennuie jamais.

C'est d'ailleurs un signe infaillible : chaque fois qu'un personnage est désigné familièrement par son nom et son prénom tout seuls, c'est qu'il a la vogue et qu'on s'honore volontiers d'être de ses connaissances. On appelle le lion du jour : Robert Martial, comme la belle héritière : Claire Monval, tout court. La beauté et le million de cette dernière la privent du préfixe accordé à tout nom ordinaire ; la mode a vulgarisé le sien comme l'usage fait de la royale effigie d'une monnaie.

Donc M^{lle} Gérard reçoit seule, invite en son propre nom : *Mademoiselle Gerard recevra, etc.*, a ses cartes personnelles, voyage et sort dans le monde, accepte les invitations sans avoir à répondre à qui que ce soit de ses actes ou de ses intentions.

Le plus fort c'est qu'elle ne mésuse pas de sa complète indépendance, de la liberté qu'elle a de faire toutes les bêtises, sottises, imprudences qui sont l'accompagnement naturel de toute émancipation prématurée. Cette charmante petite personne est le bon sens incarné.

Et je crois qu'elle s'en doute. On vit rarement pareille sérénité dans l'exercice d'un pouvoir illimité. La terreur des responsabilités n'effleure jamais son esprit. On le jurerait rien qu'à voir la placidité souriante avec laquelle elle prend et soutient jusqu'au bout les décisions les plus singulières.

Mais j'ai pris un bien long détour pour arriver à noter un mot typique qu'elle m'a dit ce soir.

En évoquant ce caractère intéressant ma plume n'a pu se retenir d'en esquisser la définition. Pourquoi au fait, ne ferais-je pas des portraits de mes contemporains. C'est une manière comme une autre d'écrire l'histoire.

Je ne me vante pas de la découverte. Lamartine y avait songé avant moi. Il avait entrepris une *Histoire Universelle par la Vie des Grands Hommes*.

Avec des visées plus modestes, je m'en servi-

rai peut-être comme d'un commode procédé de chroniqueur.

Pour revenir à mes moutons, j'appris à mon entrée chez les Gérard, et de la bouche même de la maîtresse du logis, que toute la famille s'appretait à partir cette semaine pour la Malbaie. La dame est nerveuse et de santé délicate. Redoutant la longueur du voyage, les transbordements et les nuits sans sommeil à bord du bateau, elle a décidé de se rendre à Québec en chemin de fer par un train rapide, de se reposer là chez une parente pour prendre ensuite le "*Carolina*" qui la mènera directement à destination.

Je causais quelques instants après ce premier entretien avec M^{lle} Ninie en exprimant le regret qu'elles ne partissent pas de Montréal en bateau à cause de ma mère qui, ne partageant pas le goût de M^{me} Gérard pour le chemin de fer, prendrait probablement le "*Québec*" ce même jour-là pour se rendre à la vieille cité.

— Ah, mais c'est moi, alors qui aurai le plaisir de faire le trajet avec madame votre mère que j'aime tant ! dit M^{lle} Ninie de son ton aimable et tranquille.

— Je vous remercie pour elle...et pour moi de cette bonne parole mais...objectai-je... M^{me} Gérard m'a dit, il n'y a qu'un instant qu'elle avait décidé de partir en chemin de fer.

— Elle oui, et papa qui la suit naturellement, mais pas moi.

— Ah ! vous...

— Mais oui ! Vous n'avez pas besoin de faire de si grands yeux. Est-ce que vous ne trouvez pas cela assommant vous le chemin de fer en été ? A bord on a une charmante soirée ; on soupe en compagnie, on écoute un peu l'orchestre, on *flirte* quelquefois — s'il fait clair de lune — puis il y a toujours un tas d'Américains qui descendent. Avec ça, moi, je dors là-dedans comme dans mon lit. Ce n'est pas comme maman. Enfin pour quoi, dites-moi irai-je m'abrutir à manger de la poussière et à suffoquer dans une boîte cinq ou six heures durant quand ça m'embête. Maman aime le chemin de fer, moi je préfère le bateau, nous faisons chacune à notre goût et tout le monde est content. Vous ne trouvez pas que cela vaut mieux ?

J'avais eu le temps de me remettre, je répondis

avec autant de naturel : C'est vrai, si tout le monde était du même avis, nous ne jouirions pas de l'avantage de la double communication entre les deux villes canadiennes.

C'est égal ce système de l'autonomie dans la fédération familiale me fait trembler.

Que M^{lle} Ninie apporte seulement ces principes-là en ménage, que deviendra son mari, Bon Dieu !

Le problème de la porte ouverte ou fermée qui autrefois amenait forcément les partis opposés à la nécessité salutaire des concessions, nous menace, au train dont vont les choses, d'une solution inouïe.

Il y aura bientôt deux portes : l'une ouverte, l'autre fermée.

Pour le naïf qui aura rêvé la parfaite union des cœurs, le bonheur de ne faire qu'un avec l'adorée et d'autres félicités dont il est question dans les romances de Loïsa Puget, ce sera désappointant.

On parle de l'avenir politique de la femme : pendant que les hommes d'état ingénus s'imaginant qu'ils régleront la question à leur gré, délibè-

rent sur ce qu'ils accorderont ou n'accorderont pas, ces dames sans attendre la permission se servent toutes seules.

L'égalité avec le sexe fort ? Parbleu, elles relèveront bientôt leurs jolis nez sur ce piètre privilège ! "Imiter les hommes, en vérité la belle avance ! Nous avons mieux, merci. Au lieu de faire *comme vous nous faisons ce que nous voulons !*"

C'est cette fois-là que ce sera fini de rire pour la gent barbue, Ah misère ! dans un siècle qui ne s'arrête plus de se perfectionner on devrait se marier le plus tôt possible.

Chaque jour vous enlève un droit, ceux qui viendront après nous ne trouveront plus rien...

A moins que...ce soit moins sérieux que ça n'en a l'air !

Je songe en effet que malgré qu'il y ait tant d'enfants gâtées, on rencontre encore pas mal de jeunes épouses et de petites mères modèles.

N'ai-je pas dit que l'amour est magique ?

Muscadin.

Plaisirs de Rois.

Il en est d'autres que celui de régner, demandez plutôt au joyeux Milan de Serbie et au prince de Galles.

Ce dernier ne semble pas impatient de coiffer la lourde couronne et de s'encombrer les mains du sceptre ; l'autre a abandonné sans regrets royaume et sujets à son jeune fils—dont la naïveté se plaît encore à un métier assommant—pour venir à Paris mener l'existence d'un riche et libre bourgeois.

Son ancien titre dont il se soucie comme d'une vieille pantoufle, lui a pourtant valu les millions dont il jouit avec la certitude que, livré à lui-même, il n'aurait jamais pu en gagner le premier sou. Il lui donne bien aussi un certain prestige dans les fêtes parisiennes, où les rois honoraires sont presque autant appréciés que les étoiles du monde théâtral.

Il doit y avoir un peu d'atavisme chez son successeur. Alexandre Ier va visiter son aimable papa quand les occupations de monarque lui laissent quelque répit.

Un journal parisien nous instruit des goûts du petit souverain. J'y trouve un augure favorable à l'ambition de son propre fils. Le futur héritier présomptif bénéficiera de bonne heure lui aussi, de la *donation entre-vifs* pour peu que le roi actuel de Serbie cultive la société du pratique Milan et celle de ses amies les constellations de *café concert*. Car c'est en effet dans ces endroits folichons qu'Alexandre va se distraire de ses graves devoirs de *père du peuple*. Il y attrapera peut-être comme *papa*, le mépris d'un pouvoir gênant : qui sait s'il n'y prendra pas en dégoût lui aussi cette *fameuse scie*, cette *rasante* besogne de pion, cette *blague abrutissante* qu'est le métier de roi. C'est alors qu'il abdiquera en faveur de son fils ou de n'importe quoi.

Ecoutez plutôt cette petite relation d'une fête donnée par le *Figaro* aux deux princes dans un café-concert :

"Alexandre Ier peut se vanter d'avoir été servi à souhait. On lui a servi tout un bouquet d'étoiles, et quelles étoiles !

D'abord Emilienne d'Alençon, qui ne domptait plus ses lapins, mais qui a dit un monologue fort réussi : le *Gros Pêché*, et a été très complimentée par les deux rois.

Puis la belle Otero, très endiamantée, a dit des chansons espagnoles avec accompagnement d'un orchestre de dix musiciens.

Je passe sur plusieurs autres numéros de premier choix, pour arriver bien vite à Yvette Gilbert, qui a terminé la partie concert, au milieu des ovations royales et autres, par la *Soularde*, le *Jeune homme triste* et les *Petits cochons* ! En fait de "jeune homme triste", c'est le roi de Serbie qui ne l'était pas !...

Il était alors trois heures et demie du matin et, après tant d'émotions joyeuses, sentant le besoin de se restaurer, la foule élégante s'est dirigée vers le buffet installé au premier étage. On a pu constater alors qu'Yvette avait chanté la *Soularde* et les *Petits cochons*, non seulement devant un parterre de rois, mais devant tout un cortège d'am-

bassadeurs, de ministres plénipotentiaires, de membres de l'Institut et autres hommes graves.

Et maintenant, ajoute le narrateur, si vous le voulez bien, ne nous indignons pas, mais sourions un peu. En donnant cette fête qui paraîtra bizarre en province et peut-être aussi à l'étranger, le *Figaro* est resté dans sa tradition qui est d'être Parisien quand même, avant tout et uniquement ; et il faut reconnaître qu'il a réussi à l'être — peut-être même un peu trop — dans la soirée offerte au roi de Serbie.

Quant à ce jeune et déjà très parisien monarque, nous souhaitons que les chants d'Emilienne et d'Yvette lui adoucissent encore les mœurs et contribuent ainsi au bonheur de ses sujets.

Alexandre Ier, en sortant du *Figaro*, peut rester ou devenir un gentil roi, c'est certain ; mais il est douteux qu'il atteigne jamais à la majesté de Louis XIV..."

Jacqueline.

SAVOIR VIVRE.

A L'ÉGLISE.

Une femme bien élevée ne fait pas une toilette tapageuse pour aller entendre les offices ou prier à l'église.

Nous n'irons pas jusqu'à lui conseiller les "robes d'Avent et de Carême," ce sont exagérations mondaines et dévotieuses, mais exhiber une robe rouge aux Ténèbres du vendredi-saint, par exemple, serait manquer de goût.

Une attitude décente et recueillie est encore bien plus recommandée. Quels que soient les sentiments religieux, fût-on athée, lorsqu'on met le pied dans un temple quelconque, serait-ce une pagode bouddhique, le respect des croyances d'autrui exige que l'on garde un maintien convenable, que l'on parle à voix basse et que l'on réprime toute expression de moquerie ou de pitié blessante.

Quand un devoir social vous appelle dans un temple — à l'occasion d'un mariage, d'un enterrement, etc., — la condescendance aux sentiments d'autrui oblige à accomplir toutes les formalités du rituel adopté. C'est-à-dire qu'on s'agenouille

lorsqu'il le faut, qu'on va à l'offrande, qu'on bénit les cercueils, etc.

Une personne qui quête, dans une église ou ailleurs, ne doit jamais regarder dans la bourse qu'elle tend, au moment où les gens y déposent leur offrande. Ses yeux se porteront un peu plus haut, elle jettera un regard à celui qui donne, en remerciant de la parole et du sourire.

Agir différemment serait tout à fait contraire aux lois de la politesse. En effet, on aurait l'air de contrôler le don et cela pourrait gêner les gens dont la position de fortune ne répond pas à la position sociale. Si dénué de vanité que l'on soit, on se sent humilié, — en certains cas, — de laisser tomber une pièce de cuivre, au milieu des pièces d'argent ou d'or, qui peuvent remplir la bourse de la quêteuse.

En toutes circonstances, l'homme doit *prévenir* la femme. Lors donc qu'un individu du sexe fort accompagne à l'église sa mère, sa sœur, sa femme, sa fiancée ou son amie, il lui offre l'eau

bénite, même quand il ne s'astreint, pour son propre compte, à aucune des pratiques du culte.

Les rôles changent si une femme entre à l'église avec un ecclésiastique. Un prêtre n'est pas considéré comme un homme ordinaire par les croyantes ; il est, pour elles, le représentant de Dieu. C'est pour cette raison qu'elles lui témoignent un respect dont elles ne pourraient, sans ridicule, entourer un mondain. Toutefois, dans la cas où le prêtre serait très jeune, on ferait bien de s'abstenir si, soi-même, on n'était pas arrivée à la vieillesse. Du reste, on s'efface pour laisser entrer l'ecclésiastique le premier et, alors, il arrange les choses comme il l'entend. S'il exige qu'on prenne le pas sur lui, on observe les nuances indiquées.

Entre femmes, c'est la plus jeune qui offre l'eau bénite à la plus âgée. Des deux parts, on s'incline légèrement, en se souriant du regard.

Lorsqu'on rend le pain bénit dans sa paroisse il est d'usage d'offrir, à ses amis, une brioche d'une certaine taille, bénite à la masse.

Ces brioches, — accompagnées de la carte de l'envoyeur, — sont portées, à l'issue de l'office, dans les familles auxquelles elles sont destinées par le bedeau de l'église, par un domestique ou par un commissionnaire. La personne qui donne ce gâteau peut encore fort bien l'apporter elle-même, à ses intimes, dans l'après-midi.

Il serait excessivement impoli d'envoyer la brioche le lendemain ; toute pâtisserie devant être mangée fraîche. Un tel retard indiquerait une négligence et un sans-gêne blessants pour ceux qui en seraient l'objet. Il vaut beaucoup mieux s'abstenir de tout présent que d'offrir la moindre chose d'une façon incorrecte et de froisser autrui, pour n'avoir pas pris la peine d'être *complètement* aimable.

Au nombre des brioches destinées à être offertes, il s'en trouve toujours une pour le curé de la paroisse.

C'est, en général, une jeune fille de la famille qui va à l'offrande, au nom de ses parents. Elle est désignée d'avance au bedeau qui vient la prendre, en lui présentant un cierge allumé. Cette jeune fille quête également à la messe.

INDICATIONS CONCERNANT LA TOILETTE

Ne vous parfumez pas à outrance, car cela peut incommoder sérieusement vos voisins.

Une jeune femme fut gravement indisposée pour avoir reçu une lettre fortement imprégnée d'un parfum violent. Le mélange des odeurs est d'un effet encore plus désastreux sur les personnes délicates. Quoique les Grecs de l'antiquité eussent un parfum différent pour chaque partie du corps, j'oserai m'élever contre cet usage. Le bon goût et le désir de ne causer aucune gêne à autrui sont d'accord pour prescrire l'emploi d'une senteur unique et douce. L'iris, la violette sont à recommander. Les roses séchées dans les tiroirs donnent aux vêtements y contenus un parfum très délicat.

Les hommes font aussi bien de proscrire les odeurs de leur toilette.

On peut presque définir le caractère d'une femme d'après son parfum favori. Sur ce point, comme en toutes choses, la modération décèle une nature bien équilibrée.

Les femmes se maquillent, c'est un fait... bien regrettable. Le maquillage est tout à fait contraire à la beauté, à la santé ; toutefois, nous prêcherions en vain, celles qui "font leur visage." Mais voici que les jeunes filles s'en mêlent, et cette fois, il faut bien leur dire qu'elles donnent d'elles la plus triste idée, faisant absolument douter de leur bonne éducation et de leurs sentiments de loyauté et d'honnêteté. Un homme sérieux ne se détournera-t-il pas d'une jeune personne qui couvre ses joues de blanc et de rouge, qui avive ses lèvres, allonge ses yeux, porte de faux cheveux et a recours à mille artifices... pour se rendre laide ? Ces jeunes filles se vieillissent par toutes les additions qu'elles font maladroitement aux charmes, dont elles étaient naturellement douées, oubliant que le plus grand attrait, c'est la jeunesse et la candeur. Une mère soucieuse de faire bien juger sa fille et de se faire bien juger elle-même, ne souffrira pas qu'un pot de carmin entre dans le cabinet de toilette ; au besoin, elle exercera une surveillance rigoureuse, pour soustraire son enfant à cette déplorable pratique du maquillage.

Ne nous accusera-t-on pas de minutie, si nous parlons de la couleur des chaussettes ? Quelques

aspirants gentlemen nous en remercieront peut-être.

La chaussette blanche est devenue vulgaire hideuse, pourquoi ? Parce qu'elle est tombée dans le domaine public. C'est absurde, mais c'est ainsi. Autrefois, les hommes élégants ne portaient que la chaussette blanche, ils avaient horreur de la chaussette cachou, bleue ou autre, réservée à ceux qui pouvaient recevoir des maculatures sur ce vêtement des extrémités inférieures sans avoir la facilité de le changer immédiatement. Aujourd'hui, tout le monde a adopté la chaussette blanche, la haute gomme n'en a plus voulu ; il faut bien dire qu'elle offre parfois un aspect déplaisant. Suivez la mode nouvelle (on dit que les fous la créent et que les sages la suivent), portez des chaussettes à la couleur en vogue, elles sont jolies, tant qu'elles plaisent. — Tous ces petits détails ne coûtent qu'un effort d'attention. Observez donc autour de vous, et, sans vous laisser aller à des folies, faites quelques sacrifices légers pour ne jamais paraître ridicules... aux yeux des gens qui attachent du prix à ces petites choses.

On se demande, parfois, quand doit-on se ganter et se déganter ? quand doit-on être ganté ?

On se gante pour sortir dans la rue ; pour aller à la promenade, à l'église, au jardin, en visite, en voyage, en soirée, au bal, au théâtre. Lorsqu'on va dîner en ville, on quitte, en arrivant chez l'amphytrion, son chapeau et son manteau, mais on garde ses gants jusqu'à ce qu'on soit assis à table. Alors, seulement, on les retire et on les glisse dans sa poche.

On se dégante pour prêter serment, pour signer un acte public, notarié, etc.

Beaucoup d'hommes affectent d'aller dans la rue, de paraître à l'Opéra les mains découvertes, c'est une espèce de protestation, une sorte d'opposition, depuis que le gant s'est démocratisé. Autrefois, les hommes de l'aristocratie seuls portaient le gant, cachant ainsi des mains blanches et bien faites. Puis le prix de cet objet de toilette s'étant abaissé, les travailleurs eurent l'idée d'en faire usage, pour dissimuler les callosités et les difformations infligées à leurs mains par un rude labeur. Au début, avant que cette élégance leur devint familière, leurs gants trop étroits éclataient de toutes parts ou étranglaient leurs poignets jusqu'à arrêter la circulation. Voyant cela, les hommes qui cherchent à se distinguer, rejetèrent leurs gants, au fond des tiroirs et étalèrent leurs mains fines répétant partout qu'il faut cinq siècles d'oisiveté dans une race pour acquérir une belle main. Sottise et prétention ! Les ouvriers ont raison de porter le gant, ils le choisiront large et "aisé." Les hommes du monde doivent le reprendre pour conserver leurs mains en état de parfaite netteté.

On peut choisir des gants de fil pour le matin, en été, fourrés en hiver. En peau de Suède, nuance foncée, ils ont plus de chic. Pour les visites de l'après-midi, même peau, mais teinte plus claire. A un mariage (dans le cortège) gants mastic. Le marié, ses garçons d'honneur, gants blancs. En toilette de dîner, encore mastic. Blancs en tenue de bal.

A l'audience d'un souverain, d'un chef d'Etat, un homme se présente les mains nues.

La Lecture du Dictionnaire.

J'ai lu naguère cette période dans une pièce dédiée à Théophile Gauthier : " Un jour Baudelaire lui demanda :—Comment avez-vous fait pour écrire de la sorte ? Gauthier lui répondit :—J'ai beaucoup étudié le Dictionnaire. On dit en effet qu'il avait l'habitude de lire le dictionnaire avec un grand plaisir." En lisant ces paroles, je vis un voile passer devant les yeux et apparaître un dictionnaire tel que le poignard de Macbeth, la pointe en l'air, vers ma main, prêt à me saisir. Je compris alors et pour la première fois que c'est

un besoin, un devoir de conscience non seulement pour un écrivain, mais pour tout citoyen qui aime à mourir sans remords que de lire le Dictionnaire, le lire de fond en comble, le relire, l'apostiller, en faire des résumés et ne pas discontinuer par habitude, un peu tous les jours. Je me souviens, lorsque cette vérité m'éclaira, j'eus honte de ne l'avoir pas découverte auparavant (pour mon compte bien entendu, car du reste, cette découverte a vieilli). En avançant un doigt contre l'encrier comme à le vouloir charger de me

représenter, je lui criai : Aie honte—Puis je lui égrenai le trop de raisons pour lesquelles je croyais qu'il devrait rougir : Savoir. Personne ne peut raisonnablement croire d'avoir étudié sa langue s'il n'a pas eu recours au moyen le plus bref et le plus sûr d'en connaître presque tous ses éléments. Ce moyen est le Dictionnaire, le seul livre dans lequel il nous est possible de puiser toute sa richesse, d'entrevoir ses confins sans même les toucher, d'embrasser l'ensemble avec une certaine assurance dans laquelle l'esprit se repose en poursuivant plus hardiment à étudier dans les livres. Et je lui riposte encore que c'est l'étudier au hasard dans les bornes étroites des livres et du peuple qui la parle ; il n'y en a qu'une partie en ceux-ci, car le peuple ne la parle pas tout entière. Quand même il la parlerait, ce serait impossible de la ramasser au complet. En effet, il n'y a personne qui en parcourant le Dictionnaire, si peu que ce soit, n'y rencontre une foule de mots appropriés à déterminer des objets et des faits dont il ne supposait pas même l'existence, et il leur substituait des définitions, les remplaçant par des comparaisons et des tours de phrases. Et puisque sans passer en revue tout le Dictionnaire il arrive qu'une infinité de choses demeurent ignorées, soit en causant, soit en écrivant, comme il n'y a d'autre moyen que celui-ci pour les exprimer à l'occasion, sans faire des recherches souvent très longues, sans résultat, ennuyeuses toujours, on préfère laisser aller. Dans la langue écrite ainsi que dans la langue parlée des savants, il y a moins de variété, chacun s'étant formé à un certain âge un bagage de mots et de tours suffisants pour exprimer ce qu'il faut dire, sauf dans les besoins les plus extraordinaires. Par la lecture constante du Dictionnaire nous donnons à notre langage, au jour le jour, des moissons fraîches et nous pouvons exprimer tous les jours des idées nouvelles. Par ce travail de tous, la langue écrite et parlée s'enrichit. Je lui débitai beaucoup d'autres raisons, et la conclusion fut que je m'étais trompé jusqu'alors en considérant le Dictionnaire comme un livre complet pour répondre à toute interrogation, qu'il était au contraire un livre à lire entièrement, comme une histoire, un traité, un roman, à placer sur la table de nuit ou le porter en livraison aux promenades, à la campagne.

Je commençai à lire en débutant par l'A avec une grande ardeur et j'absorbai en peu de jours plusieurs centaines de pages en épuisant les marges d'apostilles. Que voulez-vous ? Le charme en fut si grand que je ne pus échapper au désir de l'exprimer. Et suspendant ma lecture je griffonnais ces quelques lignes.

Je me représente une salle immense où il y a des objets de cent expositions universelles, confusément réunis et alignés. En traversant cette salle, en courant, ou éprouve le même plaisir qu'à lire le Dictionnaire. Nous parcourons de la ville à la campagne, de la mer à la terre, de la terre au ciel, du ciel aux entrailles de la terre, rapidement, comme si notre esprit volait à la merci de ses caprices.

A côté d'un meuble familier vous voyez une arme du moyen-âge, à côté de l'arme un poisson rare, hors de là une plante asiatique, puis un appareil mécanique, puis une pierre précieuse, puis une fleur, un édifice, un tissu. Vous trouvez des instruments de tous les arts, des termes de toutes les sciences, des vêtements de tous les peuples, des usages de tous les temps, des images de toutes les religions. Chemin faisant, un chuchotement alterné de proverbes, de calembours, de saillies plébécennes, des cris de merveille, d'insultes, de compliments, de moqueries, de salutations vous accompagnent. Vous rencontrez une foule de mots qui vous semblent des revenants ; des mots savants, orgueilleux, qui ont l'air de professeurs, les besicles sur le nez ; les mots surannés ayant l'air d'archéologues priseurs de tabac, remplis d'infirmités, murmurant contre les parvenus ; les mots nouveaux frais, effrontés comme des jeunes gens qui viennent d'entrer dans le monde avec quelques lettres de recommandation d'un écrivain renommé ; des mots usuels se donnant la mine des hommes publics, suivis d'une cohue de clients ; des mots sinistres, sujets de galère ; des mots savores, tels que les fanfarones des assemblées populaires ; les mots mignards comme la petite noblesse musquée ; les mots vilains ainsi que des femmes souillées, un cachet d'infamie au front ; les mots étrangers comme des voyageurs égarés, les diminutifs tels que des troupes d'enfants en longue ligne, leurs mères en tête. Et vous passez à côté des uns sans les regarder, comme des per-

sonnes de la famille, vous faites aux autres une salutation indifférente ; à ceux-ci vous courez à leur rencontre comme à des personnes oubliées revenant à la vie, à ceux-là vous vous arrêtez à leur présence pour vous en graver dans l'esprit leur mine. Quelqu'un vous décèle une erreur, vous donne un conseil, quelque autre vous représente un fait historique, une tradition populaire. Vous pensez, riez, rêvez en apprenant langue, histoire, morale, poésie, science, jeux, métiers, jusqu'à ce que vous fermiez le livre, abasourdis que vous êtes, comme si vous sortiez d'une salle où vous auriez vu un théâtre, un marché, un concert. Que peut-on trouver de plus dans un livre ? Peut-on nier que ce n'est pas un livre enchanteur ? Et quand pourra-t-on dire de l'avoir assez lu ?

M. Mantegazza, dans sa *Physiologie du Plaisir* a oublié le Dictionnaire : oublié impardonnable. Je me souviens d'un professeur de mathématiques, très épris de sa science, lequel ayant porté à son école pour la première fois les tables des logarithmes, se courba sur le livre jusqu'à le toucher du menton. Il agita ses bras en s'écriant d'un ton inexprimable de satisfaction : Qu'il est doux de nager dans cet océan ! C'est aussi doux que de nager dans le Dictionnaire. On glisse sur ces colonnes ainsi que porté par le courant d'un fleuve. Les mots sont de petites villas, des plantes et de jolies femmes, rangées le long du rivage ; on s'y abandonne et on y court paisiblement, en songeant à beaucoup de choses, lorsqu'on feuillette un album de paysages et l'on chante. C'est un livre fantastique que le Dictionnaire. On dit que les *Milles et une nuits* réveillent dans l'esprit des tourbillons d'images éblouissantes, causant une espèce d'ivresse suivie par des rêves délicieux. Une cinquantaine de pages d'un dictionnaire réveillent une foule d'images plus épaisse, plus variée, plus orageuse que celles des *Mille et une nuits*. En fermant le livre, je ferme les yeux. Je vois tout autour un million d'objets différents, qui tournent et se poursuivent, disparaissent, et reparissent, tel qu'un essaim de papillons. Le dictionnaire surexcite les sens. Laisant d'un côté les plaisirs, et pour me donner un peu l'air d'un pédant, que de choses n'enseigne-t-il pas ce livre d'or dans son langage familier et par sa bonhomie paternelle ! Par ses définitions constantes,

simples et sévères, en détaillant toute chose, il donne le contour et le jour à vos idées. C'est ainsi qu'après une heure de lecture, si vous allez écrire, ce que vous pensez ne vous semble pas assez clair ni assez précis et le tour de vos expressions pas assez déterminé, vous êtes mécontents de la première forme et vous finissez par mieux faire. Par ses descriptions minutieuses de ces objets infinis, que l'habitude nous fait indiquer, en aidant le mot par le geste, sans jamais parvenir à en donner l'image à ceux qui ne les ont pas vus, il nous dresse à la description détaillée, à l'emploi des mots propres, à ce mosaïque du langage, à cette lutte contre les petites difficultés, difficultés que les écrivains évitent presque toujours, feignant de la dédaigner, mais en vérité parce qu'ils la craignent. Ensuite, la curiosité est une demi-science. Le dictionnaire nous présente à chaque pas une curiosité. En lisant, vous éprouvez le besoin d'avoir près de vous tantôt un botaniste, tantôt un mécanicien, tantôt un archéologue, tantôt un historien que vous accablerez de questions.

Vous ne les avez pas ? la curiosité reste, les questions s'entassent. A la première occasion elle se feront. Et puis parole et pensée sont jumelles : combien d'étincelles le dictionnaire ne vous allume-t-il pas ? Gauthier disait qu'il y a des mots diamant, des mots saphir, des mots rubis qui n'attendent qu'à être enchassés. Peut-on désirer davantage ? Il y a des mots qui réveillent mille pensées cachées et enveloppées dans un coin du cerveau et évoquent la mémoire d'un livre oublié. Enfin la lecture du dictionnaire nous fait l'effet d'une leçon de modestie. Es-tu un savant ? en chaque colonne tu rencontreras ce mot qui te force à avouer : — Je ne savais pas ! — et nous découvre une nouvelle lacune. Bien des gens devraient le lire, ne serait-ce que pour s'exercer à rentrer comme le colimaçon les cornes de l'orgueil.

Cependant ce n'est pas seulement un livre charmant, nécessaire et moral ; le dictionnaire se fait aimer comme le livre le plus intimement "national" de toute la littérature. Tous les siècles y ont travaillé ; tous tant que nous sommes, savants, enfants. Il y a un vers de tout poète et une période de tout prosateur, le souvenir de tout grand événe-

ment, l'histoire de la langue. On y aperçoit les traces de la lutte séculaire entre la langue d'une foi et l'esprit de transformation du peuple : il y a des mots mourants, victorieux, déformés, transfigurés, invulnérables, tués, inhumés, pourris, ressuscités. C'est un vrai champ de bataille où toutes nos provinces et toutes nos villes ont envoyé leur tribut ; c'est un livre tout patrie, le plus à nous que tout autre. On éprouve en le parcourant ce plaisir de la propriété que Mantegazza compte parmi le plus doux. C'est une jouissance que de le manier comme un trousseau de clefs de notre major. Au nom de l'Italie nous frapperions de ce livre plutôt qu'avec un autre la tête de l'étranger qui nous offenserait.

Bien des fois une profonde tendresse pour lui nous envahit ; je le frappe doucement de ma main en lui disant :—Maître, ami, conseiller, savant, toi qui as une réponse pour tout et tous, fidèle camarade des étudiants, mon cher et glorieux pédant, je te salue.

Que de fois vous prend la tentation de conseiller la lecture du Dictionnaire comme un médecin pour un médicament ! Que de fois l'on vous présente un jeune homme dont on dit merveille : il est lauréat, auteur de belles poésies, il gazouille le français, l'anglais, l'allemand, mais est-il obligé de raconter à la hâte quelque historiette ou aventure en peu de mots, il se cabre se reprend, ne parvenant pas à s'exprimer, et il n'aboutit qu'à des bévues à faire rougir un nigaud. De quel plaisir enchanteur, à la fin de la torture, en lui criant à l'oreille, vous lui murmurerez, comme un confesseur pitieux ; *Dictionnaire* ! Oh ! si l'on pouvait faire ce qu'un républicain de mes amis

désirait ! Pour ébranler de peur le cœur des partisans de la monarchie qui faisaient bonne chère aux dépens du pauvre peuple, il désirait qu'un géant extraordinaire—forgé par son imagination—eût fait retentir des sommets des Alpes à Syracuse un cri de désespoir à faire ébranler les murs et casser les vitres de tous les palais d'Italie.

Il serait à désirer que ce géant, se levant tout à coup au milieu de tant de milliers d'Italiens qui ne veulent par parler leur langue, mais qui la déforment, l'infectent, l'estropient, la prostituent, s'écriât de toute la force de ses prodigieux poumons : *Dictionnaire*.

Comme je l'ai entendu dire par un négociant—que tout ce qu'on écrit, même en matière de littérature, doit avoir sa conclusion pratique, moi, de mon côté, j'en tirerai une. Et je dirai comme dit celui qui, ayant trois lettres de l'alphabet dans la tête, avance des propositions, si j'étais ministre de l'instruction publique, je mettrais dans le programme des écoles, profondément convaincu de son utilité, la lecture obligée du Dictionnaire, des résumés, des commentaires à faire, et cela comme matière à des examens de fin d'année.

N'allez pas dire : Il y a des *Prontuarii*. Travail tout fait. Je n'y ai aucune foi : il faut acquérir la langue par notre encre sacrée. D'autre part les *Prontuarii* ne contiennent que des noms. N'objectez pas : faute de temps. Attendez un instant. J'ai en main le *Fanfani*, dernière édition ; dix-sept cents pages ; huit volumes de format ordinaire ; quatre cents pages chacun, dix pages par jour :—un an suffit.

Edmond de Amicis.

HYGIENE

NETTOYAGE DES DENTELLES.

Beaucoup de grandes dames soigneuses font laver, sous leurs yeux, *les points* les plus précieux, toutes les fois qu'il faut en venir là, car les belles dentelles se blanchissent le moins souvent possible. Le nettoyage est du reste facile. On fait une mousse chaude, avec de l'eau de pluie et du savon à la glycérine. Les dentelles, qui ont été roulées sur un flacon de cristal, sous une bande de toile fine, y sont plongées et y restent douze heures. On renouvelle la mousse trois fois et on procède toujours de même. On rince ensuite, mais pas entièrement, c'est-à-dire qu'on plonge de nouveau le flacon habillé de dentelle dans une eau douce et claire, mais qu'on l'en retire presque immédiatement. Le savon qui reste sert à donner un peu de tenue au point, sous la pression du fer chaud. On épingle chaque picot pour repasser la dentelle sous une mousseline; elle est posée de façon que le fer passe sur l'envers. Quand tout est fini, on relève chaque fleur écrasée avec un bâtonnet d'ivoire. Des duchesses font ainsi blanchir, en leur présence, leurs merveilleuses dentelles héréditaires: l'Argentan, l'Alençon, l'Angleterre, etc., etc.

On blanchit aussi les dentelles en les exposant au soleil, dans un bol d'eau savonneuse. On essuie ensuite *les points* sur une serviette, où on les épingle. Alors, on les frotte très doucement, à l'aide d'une éponge fine trempée dans une mousse de savon à la glycérine. Quand un côté de la dentelle est propre, on nettoie l'autre de la même façon, puis on rince dans l'eau claire où l'on fait dissoudre un peu d'alun pour enlever le savon. (C'est une autre manière, vous voyez.) On passe un peu d'eau de riz sur l'envers des dentelles, avec l'éponge; puis on repasse. Quand tout est terminé, on relève les fleurs comme précédemment.

Si la dentelle n'est pas extrêmement souillée, on la nettoie bien avec des boules de mie de pain.

Quant aux blondes, elles doivent bouillir pendant une heure dans une eau de savon bleue. On les retire et on recommence encore l'opération deux fois, toujours avec de nouvelle eau. A la troisième fois l'eau ne sera plus additionnée de bleu.

On ne rince pas. La dentelle est ensuite mise à la gomme, celle-ci étant additionnée d'eau-de-vie et d'alun dissout. Enfin on la soufre légèrement et on la repasse à moitié mouillée.

Les valenciennes se plient l'une sur l'autre sur une largeur déterminée, puis on les coud dans un sac de fine toile blanche et on leur fait subir une immersion de douze heures dans de l'huile d'olives. On prépare ensuite une eau où l'on a découpé un peu de savon blanc et l'on y fait bouillir pendant quinze minutes la dentelle en sac. On rince bien, on plonge dans une légère eau de riz, puis on découd le sac, on épingle la valencienne pour la sécher. On la repasse sous une mousseline.

Les dentelles noires se plient aussi de manière à former un petit paquet un peu long, que l'on maintient en son état en passant un fil (coton à bâtir) dans le haut, un autre au milieu, si la hauteur de la dentelle l'exige, et un troisième dans le bas. On plonge la dentelle préparée dans de la bière et on la roule, on la passe dans ses mains, sans frotter beaucoup, pour la nettoyer. Quand on la sort de la bière, on la presse entre ses mains. *sans la tordre*, puis on la roule dans un linge. On la repasse après lui avoir laissé perdre plus ou moins d'humidité, selon le degré de raideur ou de souplesse qu'on veut lui donner. Pour la repasser, il faut l'étendre sur une laine épaisse; elle doit y reposer à l'endroit. Ce qui n'empêche pas de la couvrir d'une mousseline claire pour éviter le brillant que lui communiquerait le fer.

Lorsqu'on range les robes garnies de dentelles, il faut couvrir celles-ci de papier d'argent.

Pour nettoyer les dentelles et les galons d'argent, enfermez-les dans un sac de toile blanche; plongez ce sac dans un demi-litre d'eau additionnée de 60 grammes de savon. Faites bouillir. Lavez ensuite à l'eau froide. Sur les parties ternies, appliquez un peu d'esprit-de-vin.

NETTOYAGE ET BLANCHISSAGE D'ÉTOFFES DE LAINE.

Le cachemire rose se nettoie dans une mousse de savon froide. N'essayez pas de mettre de la

teinture dans l'eau, vous perdriez votre étoffe. Rincez bien à l'eau froide. Faites sécher à l'intérieur, dans un demi-jour.

Pour un costume de serge blanche, il faudrait employer une forte décoction de racines de saponaire. La robe sortirait de ce lavage très blanche, très moelleuse au toucher. Le savon durcit les étoffes et les jaunit toujours un peu.

Les vêtements tricotés ou confectionnés au crochet se lavent de la façon suivante : découpez finement une livre de savon et faites fondre dans un peu d'eau, jusqu'à consistance de gelée. Quand la préparation est refroidie, battez avec la main et ajoutez trois cuillerées de corne de cerf rapée. Lavez entièrement vos objets dans cette mixture, rincez bien à l'eau froide. Replongez les vêtements dans une eau salée pour fixer leur couleur... s'il y a lieu. Mettez en tas devant le feu, remuez fréquemment pour faire évaporer l'humidité ; gardez-vous de faire sécher ces objets étendus.

Si vous aviez une robe de cachemire noir fanée, il faudrait la froter, lé par lé, avec une éponge trempée dans une solution d'alcool et d'ammoniaque, parties égales, diluée avec un peu d'eau chaude.

Le mérinos et le cachemire se lavent dans une eau tiède où l'on a râpé de la pomme de terre. On rince ensuite dans de bonne eau de rivière. Il ne faut pas tordre ce tissu, de laine, on l'étend *uni* sur une corde où il égoutte, on le laisse sécher aux deux tiers, puis on le repasse.

On emploie aussi pour le nettoyage du cachemire noir de l'eau de Panama (c'est-à-dire où l'on a fait bouillir du bois de Panama), de l'eau de lierre (même préparation), ou du fiel de bœuf, qui convient très bien aussi pour le cachemire vert.

Voici encore une autre recette pour le noir. Décousez, enlevez soigneusement tous les fils qui adhèrent encore à l'étoffe. Couvrez les taches de savon sec. Jetez 180 grammes de farine de moutarde dans six litres d'eau bouillante et laissez encore bouillir deux minutes. Passez à travers un linge. Refroidissez ensuite votre eau, jusqu'à ce

que vous puissiez y tenir la main. Mettez l'étoffe dans une terrine, répandez l'eau de moutarde par-dessus. Savonnez avec soin, particulièrement les taches. Rincez dans plusieurs eaux ; la dernière doit être claire. L'étoffe de laine étant bien sèche, couvrez-la d'un linge mouillé pour la repasser.

Les flanelles de couleur se lavent dans une mousse de savon chaude. On se garde bien de les froter avec du savon sec. On les secoue ensuite, assez fortement pour en faire tomber le plus d'eau possible, et on les étend de suite pour les faire sécher.

La flanelle bleue demande une eau de son, sans savon. En la rinçant, on jette une poignée de sel dans l'eau pour conserver la couleur.

Le jus de pomme de terre enlève les taches de boue sur les habits de laine.

Il est facile aussi de nettoyer à la maison les fichus de laine blanche, tricot russe ou tricot des Pyrénées, dont on fait si avantageusement usage pendant l'hiver, pour se couvrir la tête ou les épaules, lorsqu'on se promène dans le parc ou le jardin.

Préparez une mousse en faisant bouillir de bon savon de Marseille *blanc* dans de l'eau de pluie. Pendant que le savon fond dans l'eau, on bat continuellement celle-ci. Plongez dans la mousse obtenue le fichu qui a été, au préalable, trempé dans de l'eau claire, tiédie. Pressez dans vos mains sans froter. Recommencez avec une nouvelle mousse. Rincez ensuite le fichu dans de l'eau douce et claire, tiède. Ce n'est pas fini. Faites dissoudre, dans les trois quarts et demi d'un litre d'eau pas trop chaude, deux cuillerées de gomme arabique pulvérisée. Amalgamez bien. Quand vous avez obtenu un liquide épais, vous y plongez le fichu, que vous pressez plusieurs fois entre vos mains. Il ne reste plus qu'à tordre, d'abord dans les mains, puis dans des serviettes très blanches. On fait sécher le fichu en l'attachant, tout le long de ses bords, à une nappe ou grande serviette, et en le recouvrant d'un autre linge.



HISTOIRE D'UNE JEUNE FILLE AVEUGLE, SOURDE
ET MUETTE.

LE PREMIER MOUCHOIR DE POCHE.

≈ D'après une communication faite à l'Académie par M. Bouliny, il existerait une jeune fille à la fois aveugle, sourde et muette dont on serait arrivé à faire l'éducation aussi complète que possible.

C'est aux Etats-Unis que ce miracle a été accompli. La fille d'un planteur établi dans l'Alabama perdit la vue et l'ouïe à l'âge de dix-huit mois. Une institutrice pleine de courage se chargea de son éducation. Par le langage tactile, elle lui apprit à reconnaître les lettres, puis les syllabes, puis les mots figurés sur sa main par les doigts et figurés par elle sur les mains d'autres personnes.

En peu d'années l'enfant acquit ainsi un vocabulaire très étendu. On lui enseigna alors à lire dans des livres imprimés en relief, et une véritable éducation commença. Cette éducation terminée, l'institutrice voulut faire faire à son élève un pas de plus. Elle prononça des voyelles. L'enfant posa une de ses mains sur le gosier de l'institutrice, à l'endroit où l'on sent la trachée, et plaça l'autre main dans la bouche de l'institutrice, touchant les lèvres, les dents et la langue, de manière à former les sons. La muette reporta ensuite sa main sur son propre gosier et dans sa bouche et s'efforça de reproduire les mouvements observés.

En quelques années, elle arriva à comprendre et à réciter des morceaux entiers de poésie. Enfin la malheureuse enfant exprime les idées qu'elle a au fond du cœur. Elle remercie son institutrice du miracle qu'elle a accompli et se proclame heureuse de vivre !

≈ Le premier mouchoir de poche connu fut porté en Europe, il y a 350 ans. La femme qui fit faire ce grand pas à la civilisation était une belle Vénitienne à laquelle son *fazzoletto* valut un légitime succès.

L'Italie est donc le berceau des mouchoirs de poche. Bientôt ils passèrent les Alpes et se répandirent en France, où ils furent adoptés par les seigneurs et les dames de la cour de Henri II.

Le mouchoir de cette époque, fabriqué avec les tissus les plus coûteux, orné de précieuses broderies, était un objet de grand luxe. Sous Henri III, on eut l'idée de le parfumer.

Ce n'est guère qu'en 1580 que l'Allemagne se familiarisa avec cet objet de toilette. On le nomma *fazillettin*, d'après son nom italien *fazzoletto* ; il ne servait qu'aux princes, aux personnes très riches. C'était un cadeau que l'on faisait aux fiancés illustres. Il fut l'objet de lois somptuaires, et un édit, publié à Dresde en 1595, en interdit formellement l'usage aux gens du peuple.

Depuis, il s'est peu à peu vulgarisé,—de quoi l'on ne peut trop se féliciter.

Il convient de rendre grâce à la belle Vénitienne qui inventa le mouchoir. N'est-il pas pénible, en effet, de songer que les beautés les plus célèbres du moyen-âge ne connurent pas cet utile petit morceau d'étoffe, et que la Béatrice de Dante, par exemple, et la Laure de Pétrarque se mouchèrent sans doute dans leurs doigts ?

LA CONSTRUCTION D'UNE ÎLE ARTIFICIELLE DANS L'Océan.

∞ D'après ce que rapportés, le *Colliery Guardian* un entrepreneur américain, M. Charles Coen, s'occupe en ce moment d'un projet bizarre, consistant à créer une île artificielle en plein océan Atlantique, à 16 kilomètres de Long-Island. La profondeur de l'eau à cet endroit est d'environ vingt et un mètres. Les fondations de l'île consisteront en soixante caissons de fer, chacun ayant 4 m. 5 de diamètre. L'île, qui recevra le nom d'"Atlantis," supportera un hôtel de premier ordre. Comme il ne sera situé sur le territoire, d'aucun Etat, son créateur espère n'avoir ni impôt à payer, ni à obéir à d'autres lois que celles qu'il se serait faites lui-même.

UN COMBAT DE TAUREAU ET DE LION.

∞ Les *aficionas* madrilènes ont pu ces jours derniers assister à un spectacle dont, certes, ils garderont longtemps le souvenir. Il ne s'agissait de rien moins que d'un combat entre un lion de Sénégambie et un taureau de l'une des *ganaderias* les plus réputées de Castille.

C'est devant 15,000 personnes que le superbe lion *Regardé* fit son apparition dans la vaste cage spécialement construite en vue du terrible duel qui allait avoir lieu.

Pendant qu'il contemplait l'assistance en rugissant, on disposait le *toril* portatif où était enfermé le taureau. *Caminero*. Ce dernier se trouva bientôt en présence de son adversaire.

A ce moment, chose rare en Espagne, un silence de mort s'étendit sur toute la plaza. Tous les spectateurs, haletants, attendaient le premier choc.

Soudain, après s'être une seconde mesurés du regard, les deux animaux fondent l'un sur l'autre.

Le fauve cherche à enfoncer ses crocs dans le garrot du taureau, mais il reçoit un furieux coup de corne qui l'envoie rouler à trois pas. Il se relève sanglant, bondit sur son ennemi et lui plonge ses griffes dans le flanc, mais *Caminero* réussit à se débarrasser de son étreinte et le lance en l'air une seconde fois.

A trois reprises le lion se rue sur le taureau, à trois reprises il est enlevé et retombe pantelant sur le sol.

A partir de ce moment, l'avantage appartient visiblement à *Caminero* à qui la foule fait une ovation délirante. Le lion subjugué se réfugie à l'extrémité de la cage et, dans son affolement, s'efforce de grimper aux barreaux. Plusieurs fois encore il est atteint par son adversaire.

Enfin, définitivement vaincu, l'épaule déchirée, la mâchoire brisée, les côtes enfoncées, il est ramené dans sa cage sous les huées du public.

Quand au vainqueur, après un tour triomphant de l'arène, il rentre au *toril* sous une pluie d'éventails, de chapeaux, d'objets de toutes sortes, au milieu des cris d'allégresse et des trépignements d'enthousiasme.

Le pauvre *Regardé* est mort le lendemain dans sa cage des coups qu'il avait reçus.

∞ Une revue Américaine offrait tout récemment au concours un prix de \$2000-00 pour la meilleure histoire de détectives qu'on lui enverrait. Il en vint de toutes les parties du monde et d'auteurs renommés; finalement c'est une jeune fille, écrivain bien connu par ses peintures de mœurs de la Nouvelle Angleterre qui a remporté le prix.

L'heureuse concurrente se nomme Mary Wilkins et demeure à Handolp, Mass. Le titre de son histoire est le *Le long bras*.

∞ M. Emile Bergerat publie dans *l'Echo de Paris*, sous le pseudonyme de Caliban, une chronique intitulée " Il faut en être " et adressée à M. Alphonse Daudet. Vous entendez bien qu'il s'agissait de l'Académie, à laquelle l'auteur de *l'Immortel*, qui aurait certes pu " en être, " s'est bruyamment interdit d'appartenir jamais. Eh bien ! décidément, déclarait M. Bergerat, dans la forme ironique qui lui est habituelle, pour le public respectueux des hiérarchies, pour la postérité qui apprend la littérature dans les manuels universitaires, " il faut en être. " Résigne-toi, concluait Caliban, rends-toi, lâche Edmond de Goncourt, et fais tes visites... Nous avions tort, " il faut en être : " ne dérouta pas ce peuple. "

L'Echo de Paris publie la réponse suivante de M. Alphonse Daudet :

Ami Caliban,

Conteur et romancier français, mes maîtres dans le conte et le roman sont Balzac, Stendhal, George Sand, Gérard de Nerval, Théophile Gautier, Gustave Flaubert, les Goncourt. Aucun

d'eux ne fut de l'Académie française. Pourquoi en aurais-je été ? Songe de plus à Michelet, à Philarète Chasles, Edgar Quinet, Paul de Saint-Victor, et tant d'autres bons écrivains de ce temps qui ne sont pas académiciens.

En quoi cela gêne-t-il notre admiration ? Mettons que, durant la vie les palmes vertes gratouillent notre vanité ; mais la fin venue, quand nos livres sont seuls à parler de nous, l'estampille de l'Académie

compte pour bien peu de chose. Voilà pour quoi au lieu de dire avec Caliban, " Il faut en être," je continue à croire plus que jamais : En être ou ne pas en être, c'est kifkif". Le diable, qu'on en soit ou qu'on n'en soit pas, est de faire de bons livres.

A toi,

Alph. Daudet.

Chronique de la Mode

La mode chôme en cette fin de saison comme si elle se recueillait pour méditer les élégances de la saison prochaine. On nous promet donc pour septembre une abondance de gravures et de détails qui dédommageront les lectrices du COIN DU FEU de la pénurie actuelle. Parlons un peu des enfants en attendant.

Une mère ne se permet d'être coquette qu'autant que ses chéris sont pomponnés, habillés et chiffonnés selon l'art. Or, cet art consiste à laisser les chers petits libres de leurs mouvements, sans entraver la croissance ou le jeu.

Commençons par les demoiselles.

De trois à sept ans, elles portent des robes blouses coulissées sur un empiècement, jupes pas trop longues (arrivant au mollet), des chaussettes et des bottines lacées.—Les petits souliers ont l'inconvénient de laisser grossir les chevilles, tandis que la bottine maintient le pied et empêche même les entorses.

De douze à seize ans, un peu plus de coquetterie, sans affectation. Des chemisettes en mousseline de laine pour les jours éventés ; en batiste pour les journées chaudes, des jupes de cheviotte mélangée, genre anglais, retenues à la taille par une haute ceinture de cuir blanc, naturel ou noir. Un collet ou une jaquette très courte, pareil à la jupe. Pour les fêtes une robe de mousseline à pois, rose, bleue, blanche, jaune pâle, sur un dessous décolleté de taffetas léger de même nuance ou de polonaise. Ceinture et bretelles de soie. Je recommande les chemisettes de batiste comme très voyantes et très fraîches.

Les bébés—filles ou garçons—quittent le maillot au bout de deux mois ou de six semaines en cette saison. Ils portent la culotte-couche anglaise en finette ou flanelle avec jupe cache-mail-

lot en batiste ou piqué blanc. Mante à double pélerine en piqué blanc garni de dentelles ou, mieux, de broderies.

Dès leur naissance jusqu'à trois ans, les tout petits sont, pour ainsi dire, voués au blanc l'été : robe de percale, de piqué, de nansouk, que la mère et les tantes ont brodées, soutachées, gancées ; robes de laine ou de flanelle ajourées, dentelées, zébrées d'entre deux ou de galons. C'est si amusant de confectionner soi-même ces robes minuscules ! Cela rappelle le bon temps—pas encore très éloigné—où les jeunes mères jouaient à la poupée. Bien entendu, bras et cou décolletés qu'on admire et qu'on mange de baisers. Grandes capotes de nansouk coulissées au fond de paille entouré de volants de mousseline plissées.

Ces "messieurs", à partir de six ans, portent culotte.

Ils sont invariablement vêtus en matelots jusqu'à leur première communion. Complet de serge ou de flanelle, de toile crème ou du tussor avec un grand col marin renouvelé chaque jour. Pantalonn court, chaussettes et souliers à semelles de caoutchouc pour la plage. Chapeau à grands bords. A partir de leur première communion, les garçons mettent le col empesé rond, rebattu sur une chemisette russe ou un smoking, forme marin. De quatorze à seize ans, des gentils complets de drap mélangé, de flanelle lawn-tennis, de cheviotte blanche ; souliers de cuir naturel, chemise de couleur.

Le costume de bicyclette le plus pratique pour garçonnets et même pour hommes, c'est le pantalon et smoking mélangé (on ne met le smoking qu'en descendant de bicyclette), chemise de laine blanche tricotée à la main ; bas de laine écossais ou chinés, chaussures *ad hoc* chapeau de paille (un imperméable bouclé sous la selle).



BERCEUSE.

G. DUPROUT.

Lento con espress. *pp* *la melodia ben marcato.*

ritard. *a tempo.*

piu mosso. *p il basso marcato.*

a largando. *f*

rall. *p a tempo.*

The musical score is written for piano and bass. It consists of seven systems of two staves each. The key signature is one sharp (F#) and the time signature is common time (C). The score includes various musical notations such as slurs, accents, and dynamic markings. Performance instructions are placed above or below the staves to guide the performer.

a largando.

rall. *1. tempo.*
pp

ritard. *a tempo.*

poco - - - a - - poco - - - rall - - - e dim.

morendo.
pp *ppp*







Le Monde : Comblons la lacune faite par l'indigence de la fée *Mode* dans ce mois par des échos du monde parisien empruntée à l'élégante chroniqueuse de la *Nouvelle Revue* :

Le bal costumé du prince Karageorgewitch restera, sans conteste, une des fêtes les plus originales de la saison.

L'amphitryon avait eu l'idée de recevoir ses invités, dressé sur un piédestal avec la pose d'une statue de bronze. Les arrivants se sont beaucoup amusés de cette fantaisie.

Le prince avait pourtant confié à un "garçon d'honneur" (comme on appelle en Russie ceux qui nous assistent dans nos obligations mondaines) le rôle d'accueillir ses hôtes, et d'une façon peu ordinaire également, en offrant à chacun un attribut caractérisant son talent, sa situation ou ses goûts.

La mère du maître de la maison faisait, du reste, ses honneurs avec une exquise bonne grâce. Puis le moment est venu pour le prince de descendre de son socle et d'être tout à ses invités, sous un costume florentin de ménestrel du XV^e siècle, en velours vert-de-gris.

Les salons étaient pleins de fleurs et tous les costumes étaient splendides, M^{me} Adam, très

admiration, portait avec une grande distinction une robe rose Louis XVI, brodée d'acier. Pierre Loti étincelait en Sarrasin, tout constellé de pierreries. La baronne de Horn apparaissait sous une robe authentique du sacre de Marie-Louise, avec de vrais diamants de la couronne.

Quelques invités s'étaient bornés à revêtir la toilette du soir.

Le bal, très réussi, avec des intermèdes fournis par des chansons de Yann Nibor, en marin, et des poésies arabes de Jean Aicard en Bédouin, le bal s'est terminé par un souper par petites tables, dont le luxe et le raffinement ont encore été dépassés par la gaieté des convives. Mais aussi, on était entre gens charmants, pas un invité qui n'appartint à une de nos aristocraties, et qui n'eût de l'esprit ou de la grâce.

Jean Thorel, en Arabe, recevait les félicitations de tous ceux à qui il avait envoyé son nouveau livre de nouvelles, *le Joyeux sacrifice*.

Voici une jolie nouveauté, le récital en musique. Le *Diseur* est accompagné en sourdine par une harpe ou une mandoline, un piano légèrement touché. Le vers, ainsi soutenu, a bien peu d'harmonie, le rythme du poète est bien plus accentué.

On appelle cela un "récital," et en effet, je crois

bien que cette manière de déclamer nous est venue des trois royaumes. Les esthéticiens ont trouvé cela il y a un an ou deux. Ce qu'il y a de certain, c'est que la reine Victoria n'écoute plus les poèmes de Shelley qu'aux sons frêles d'un instrument à cordes, qui ajoutent beaucoup, par la modulation musicale, à la grâce ou à la profondeur du vers.

* * *

L'américanisme nous gagne. Nous faisons volontiers de l'hôtel notre *home*.

On voit des ménages recevoir au cercle ! On offre des fêtes dans les salons des luxueux caravansérails ; on loue des théâtres pour donner des représentations... Nous l'avons déjà dit : triste ! triste ! Cela tue le foyer, l'intérieur ! On vivait déjà beaucoup trop dans la rue, on va perdre tout besoin, tout désir d'avoir un chez-soi, certaines réserves exquises vont disparaître des mœurs et il faut dire adieu aux délicieuses intimités !

Ces habitudes seront fatales aussi à l'intellectualité. Les lignes suivantes du vicomte de Spoelberck de Lovenjoul sont bien vraies : " Il y avait dans l'Europe entière une élite intellectuelle fémi-

nine dont il n'existe plus guère d'équivalent au jourd'hui. Depuis cette époque (l'époque de Balzac), tout tendit à la faire disparaître de la société, et la vie moderne sans culture, sans loisirs sans autres objectifs que des buts matériels, n'y a que trop réussi ! "

Rares sont les femmes qui, en faisant concourir les facilités et les progrès modernes aux agréments de la vie, ont su conserver les traditions. Mais alors elles exercent une attraction souveraine sur tous. Chez elles, les plaisirs ont une particulière saveur ; le bien-être y est mieux compris, l'élégance est plus sobre et plus distinguée, le luxe est de meilleur aloi. L'invité y est chez lui.

Je ne veux nommer personne pour ne pas froiser les modesties.

Mais elles ont été bien réussies, n'est-ce pas ? les fêtes données, le 2 et le 9 de ce mois, par notre directrice dans son hôtel du boulevard Malesherbes ? On y a applaudi deux pièces de la maîtresse de maison, *le Temps nouveau*, et une pièce grecque qu'on pourrait appeler *le Temps ancien*. Dans la première, l'ambition, le personnelisme ; dans la seconde, le sacrifice, l'héroïsme. Le passé valait décidément mieux que le présent.

François Coppee.

Quand je prononce ou quand je lis ce nom de François Coppée, j'entends aussitôt un bruissement harmonique de beaux vers, voilés de tendresse ou drapés d'héroïsme, liés à ce qu'il y a de plus discret dans nos vies ou de plus fier, de plus exaltant dans nos rêves. Les *Intimités*, douces figures de l'âme, fugitives et passionnées, reviviscents dans *Arrière-saison*, figures de mélancolie dorée, de sourire miré dans les larmes, d'exquis abandon ! Le *Reliquaire*, les *Humbles*, le *Pasant*, merveilles aujourd'hui classiques, mais nullement refroidies, où circule toujours le sang du poète, et que l'usage n'a point altérées. J'aime tous ces récits familiers, dont les noms sont dans les mémoires, d'une émotion directe et d'une sympathie vraie pour les petits, les méprisés, les dédaignés. J'aime cet esprit railleur, incisif, de *Toute une jeunesse* et des *Contes*, qui dépose son ironie avant d'entrer dans les logis pauvres, d'écouter les plaintes de la cheminée vide, du pain sans viande et de la chandelle fumeuse. Le soir triomphal de *Pour la couronne*, comme celui de *Severo Torelli* et des *Jacobites*, j'imagine que les plus tumultueux braves partaient des galeries supérieures. Joyeux

du succès de leur illustre ami et de leur défenseur, les petites gens se passionnaient pour ces infortunes de rois et de princes, si tragiques, si pompeuses ; mais ils savaient bien que cette force créatrice s'était dévouée à des misères moins hautes ; ils avaient l'orgueil de se dire : " Nous avons collaboré avec ce magnifique talent. Nous avons aiguisé sa sensibilité, affermi sa puissance, forgé le glaive." Ces obscures communions font la gloire. A votre couronne de laurier, poète au visage de conquérant, sont mêlées quelques feuilles des arbres populaires, témoins du faubourg, de ses joies, de ses peines, de ses heures poussiéreuses. Aussi vous êtes bien de votre temps, mieux qu'un artiste, un homme de bonté et de compréhension sociale. Vos poèmes, vos romans, vos drames et vos chroniques répondent à des besoins, s'appuient sur des désirs, libèrent des cœurs. Vous êtes descendu du Parnasse dans la Ville, vous avez ri de la Tour d'Ivoire, et votre récompense, c'est que vous êtes un camarade pour beaucoup de déshérités et, pour nous autres, un garant de la race et des lettres françaises.

Léon Daudet.

Cuisine

DESSERT.

BROCHET À L'ÉCOSSAISE.

Après avoir vidé le brochet, on le coupe par tronçons, rejetant la queue et la tête. On le fait cuire dans un court bouillon composé de un tiers de vin, un tiers de vinaigre, un tiers d'eau, sel, poivre. Lorsque le poisson est très cuit, on enlève la peau sans endommager la chair. On frotte les morceaux avec un peu de sel très fin et on laisse égoutter sur un linge blanc. Ensuite on arrange les morceaux de brochets au

fond d'un bocal en les tassant bien, et on verse dessus de l'huile d'olives qui recouvre entièrement. Le brochet ainsi préparé acquiert un goût délicat et se conserve très longtemps.

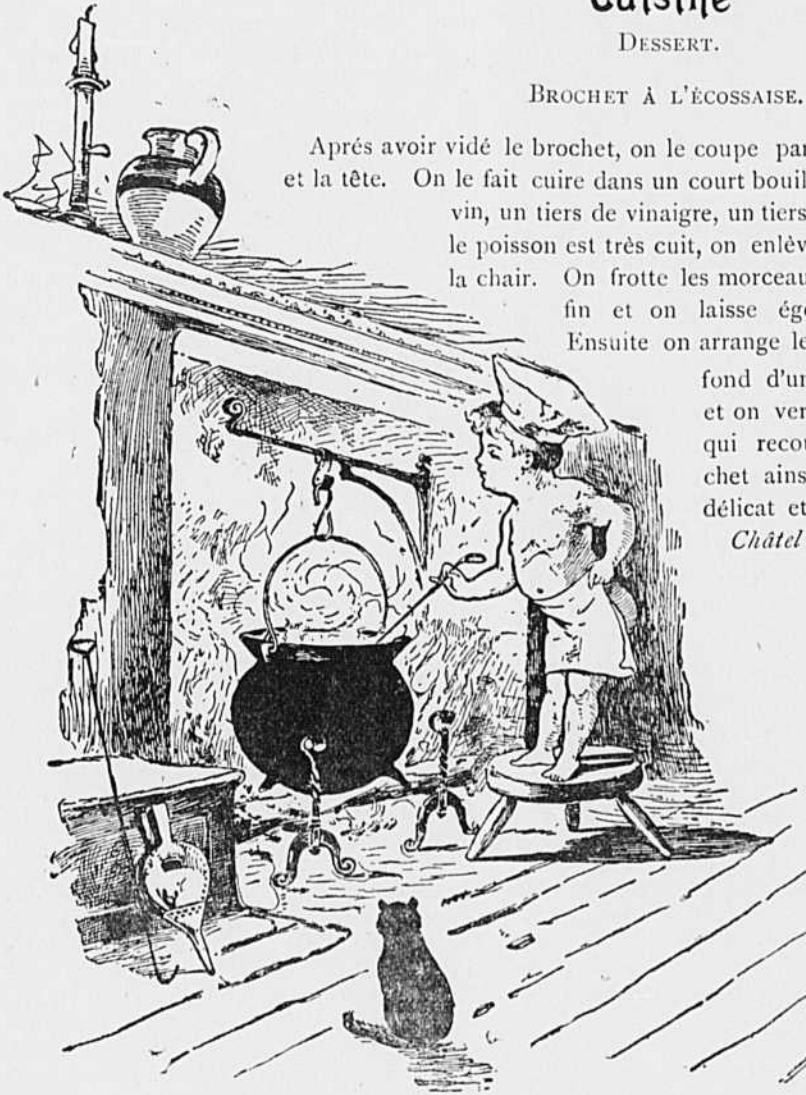
Châtel de crème au café.—Faites

bouillir une pinte de lait, laissez-le réduire d'un quart; jetez-y un quart de café frais brûlé, laissez faire une ébullition, retirez-le du feu, couvrez, laissez infuser une heure; pendant ce temps, mettez à refroidir à la glace un moule à douille ou à cylindre de la contenance d'une douzaine de décilitres.

D'autre part, mettez dans une casserole une demi-livre de sucre en poudre et huit jaunes

d'œufs que vous délayerez avec le lait filtré, puis, tournez la préparation sur feu jusqu'à ce que la crème marque la spatule; avant d'ôter la crème du feu, faites-y fondre un peu de gélatine ramollie à l'eau froide; passez la crème au travers une passoire dans une casserole, tournez la crème et laissez-la bien refroidir; après cela, incorporez-y un bol d'une chopine de crème toute fouettée et emplissez le moule, couvrez-le d'un plateau de glace laissez congeler le châtel deux heures; au moment de servir trempez le moule dans de l'eau chaude et démoulez sur plat froid. Dans le cas où on aurait pas de glace, on met plus de gélatine et on laisse refroidir une demi-journée dans un endroit très froid.

Jeanne B...



Les Amants sans Amours.

“ Il y a des gens qui n'auraient jamais été amoureux s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'amour.”

Maximes de la Rochefoucault.

On a beaucoup déclamé contre les prédilections maternelles, et l'on a raison de les blâmer quand elles se manifestent par des préférences injustes ou seulement trop marquées ; cependant, soyons persuadés qu'elles ont presque toujours un fondement raisonnable : une mère, dans ses craintes et dans ses espérances, peut se tromper sur l'avenir, mais elle juge toujours bien du présent ; eh ! qui pourrait mieux qu'elle connaître ses enfants ? Un ancien répondait à un homme qui lui reprochait de se séparer de sa femme qui était belle et vertueuse : “ Vous pouvez bien voir si mon soulier est bien fait, mais vous ne pouvez savoir où il me blesse.” Il est plus difficile encore de sonder le cœur sensible et délicat d'une mère : quand elle paraît choisir parmi des êtres si chers, c'est un tort sans doute, mais il a pour cause un malheur : en censurant, il faut plaindre, il faut croire qu'une mère alors est plus imprudente qu'injuste.

Tout le monde condamnait la tendresse de la marquise de Forlis pour Louise, sa fille aînée ; on trouvait Juliette beaucoup plus aimable, et elle l'était en effet. Louise, âgée de vingt ans, avait une de ces figures que tous les gens bienveillants peuvent louer, et qui ne plaisent à personne ; toutes les femmes disaient qu'elle avait de *la beauté*, et sa mère surtout le croyait. On pouvait en la dépeignant donner l'idée d'une très-belle personne ; elle avait de grands yeux, une petite bouche, de belles dents ; elle était blanche, bien faite ; mais son teint était fade et terne, ses grands yeux étaient ronds et un peu saillants, sa bouche s'ouvrait désagréablement, son regard n'exprimait rien, et son nez aquilin et un peu recourbé vieillissait son visage et répandait sur toute sa physionomie une morne tristesse, que les flatteurs de madame de Forlis appelaient une douce mélancolie ou de la majesté. Ce malheureux nez recevait bien d'autres éloges ; les femmes de chambre de la marquise le trouvaient *un nez bien tiré*, et les amis de la maison assuraient que c'était un véritable nez à la romaine. La taille de Louise, parfaitement régulière, était d'une raideur remarquable, ainsi que son maintien, proposé par sa mère comme le modèle accompli de la bonne grâce et de la décence. Louise, avec très-peu d'esprit, avait de l'instruction et des talents ; mais, par malheur, elle ne s'était appliquée qu'à des choses qui ne pouvaient pas répandre le moindre agrément dans la société ; elle ne dessinait que de grandes têtes et des académies, aux crayons noirs et blancs sur du papier bleu. La marquise montrait avec com-

plaisance le *torse antique* et l'*écorché*, les deux chefs-d'œuvre de Louise ; on avait fait encadrer ces deux dessins pour en orner le salon. Louise n'avait retenu de l'histoire que des dates ; elle avait dans la tête une prodigieuse chronologie, et elle ne connaissait bien de la géographie que le cours des fleuves et des rivières. Elle était bonne musicienne ; et la marquise, qui jadis avait passé pour une excellente claviciniste, lui savait un gré infini de préférer le clavecin au *piano*. Louise ne jouait jamais que sur le superbe *Rucker* de sa mère, par un sentiment d'amour filial très-respectable ; elle n'exécutait guère que les anciennes et longues sonates que sa mère avait jouées dans sa jeunesse. Madame de Forlis s'attendrissait et s'extasiait en écoutant les pièces de Scarlatti, de Galuppi, d'Alberti, d'Handel, &c. Elle n'avait pas tort de les admirer toujours ; mais les amateurs modernes ne partageaient pas tout à fait son enthousiasme. Louise n'aimait que la danse grave ; on lui avait dit que c'était la seule qui convint à la noblesse de sa figure : elle avait la réputation de danser supérieurement le menuet, et par l'exercice constant de ce talent elle portait la désolation dans tous les bals. On sait l'ennui que le menuet y cause aux danseurs vulgaires, et avec quelle impatience on attend qu'il soit fini pour reprendre les contre-dances ou les anglaises qu'il a suspendues. Louise enfin était toujours insipide, et souvent ennuyeuse dans le grand monde ; mais elle possédait des qualités qui plaisent à toutes les mères et qui rendent aimable dans l'intérieur de sa famille ; elle avait de l'ordre, de l'économie, le goût des occupations qui conviennent aux femmes, une tête froide, un bon cœur et un excellent caractère ; elle était reconnaissante, elle chérissait sa mère et n'avait de confiance qu'en elle.

Les grands écrivains moralistes, qui veulent instruire la jeunesse, ne lui disent que ce qui peut s'exprimer avec éloquence ou d'une manière brillante ; ils ne lui parlent que de ces principaux devoirs ; et qui peut ignorer ceux-là ? mais il est des conseils, frivoles en apparence, qui lui seraient peut-être beaucoup plus utiles ; c'est aux auteurs d'un rang très-inférieur à les donner. Je dirai donc aux jeunes personnes qu'une des choses qui plaît le plus à une mère, c'est de la consulter et de la croire sur sa parure, surtout si elle ne s'occupe plus de la sienne ; car alors on suppose communément que son goût est rouillé ; mais ne le conserve-t-on pas, ne le perfectionne-t-on pas encore, pour parer et pour embellir sa fille ! Voilà ce que pensait la bonne Louise : ma mère sait mieux que moi, disait-elle, ce qui me sied. Ce seul mot-là pourrait suffire pour décider un homme raisonna-

ble à épouser celle qui le dit de bonne foi. Enfin, l'avouerai-je, lorsqu'à vingt ans on se laisse entièrement conduire sur ce point, on n'est indocile sur aucun autre. Juliette, jolie, vive, spirituelle et piquante, aimait et respectait sa mère; mais elle lui trouvait des goûts fort gothiques, et elle en avait de très-différents. Elle ne faisait aucun cas des *Ruckers*; elle détestait la danse *terre à terre*, même le *menuet* de la cour, malgré les deux ou trois petits sauts qui l'égayent un peu; elle n'en tolérait que la *gavotte* qui le termine. Elle n'avait pas la moindre estime pour les pièces de *Scarlatti*; elle ne jouait que des variations, et sur un piano d'*Erhard*. Elle avait pris un guide, et ce n'était pas sa mère; elle avait fait choix d'une amie, et ce n'était pas sa sœur. La comtesse Adrienne, nièce de madame de Forlis, possédait toute la confiance de Juliette, c'était une jeune femme de vingt-six ans, fort inférieure à Juliette par l'esprit et par les qualités du cœur, mais qui se mettait bien, qui avait de l'usage du monde et qui causait agréablement. Elle flattait madame de Forlis, et elle donnait de mauvais conseils à sa fille. La marquise était jalouse, et par conséquent blessée de l'amitié que Juliette montrait pour elle; cependant elle l'aimait assez. Les deux sœurs vivaient en parfaite intelligence, malgré la différence de leur caractère, parce qu'elles avaient l'une et l'autre un grand fonds de bonté et d'honnêteté. La marquise de Forlis, veuve, riche, et maîtresse de sa fortune, voulait la partager également entre ses deux filles; elle leur donnait à chacune la même dot, mais elle était décidée à marier Louise la première; et jusqu'alors Juliette, par sa jolie figure et ses grâces, avait seule attiré les vœux des prétendants. Le vicomte de Fonrose en était devenu passionnément amoureux: âgé de vingt-neuf ans, il joignait beaucoup d'agrèments à une naissance illustre, une fortune considérable et une excellente réputation. Juliette partageait ses sentiments; mais guidée par la comtesse Adrienne, elle le cachait avec soin à sa mère, qui, ne sachant même pas que Fonrose fût amoureux de Juliette, se flattait qu'il pourrait prendre du goût pour Louise, qu'elle s'efforçait de faire valoir à ses yeux. Fonrose qui voulait plaire à Madame de Forlis, montrait une grande admiration pour *le torse antique* et pour *l'écorché*; quand Louise jouait ses belles sonates, Fonrose se plaçait au bout du clavecin, ce qui de tout temps a passé pour une preuve d'amour; enfin il avait dansé le menuet plusieurs fois avec elle: et madame de Forlis, qui faisait en silence toutes ses observations, concevait les plus grandes espérances. Cependant Fonrose voulut tenter de parler à la marquise et de lui demander la main de Juliette. "Gardez-vous-en bien, lui dit Adrienne, vous seriez refusé comme les autres. Songez donc qu'il s'agit d'abord de

trouver un mari pour Louise. Quoi! ne pourrions-nous pas découvrir un homme assez sensé pour préférer l'aînée à la cadette?—Il me vient une idée, s'écria Fonrose; et c'est un trait de lumière... Vous connaissez, du moins de nom, mon cousin le vieux baron de Verdac?—Que trop! répondit Adrienne, il est en procès avec mon père.—Eh bien! reprit Fonrose, il vient d'envoyer du fond de sa terre en Languedac, son fils unique, le vicomte de Verdac, qu'il me recommande vivement; j'ai déjà présenté ce jeune homme à la cour...—Quel âge a-t-il?—Vingt-deux ans. Il est riche, il a un beau nom...—Et sa figure?—Fort bien; il n'a pas toutes les grâces du monde...—Je m'en doute...—Mais c'est ce qu'on appelle un bel homme...—Il est beau comme Louise est belle?—Précisément. Il a cinq pieds huit pouces, des cheveux noirs, l'air timide et froid, des traits marqués...—Je le vois d'ici.—Il a été élevé avec soin; on vante beaucoup son instruction et sa raison.—Il est bien savant et bien niais; c'est ce qu'il nous faut. Voilà le mari que le ciel a formé pour la sage et parfaite Louise. Ma tante part demain pour la campagne; il faut lui demander la permission de lui amener votre cousin.—Sans doute.—Et vous confierez au vicomte votre secret afin qu'il n'aille pas sur vos brisées?—Point du tout; mon jeune cousin a tant de confiance en mon goût que si je lui laissais voir tout ce que je pense de Juliette, il en deviendrait amoureux par respect pour mon opinion.—Alors ne lui vantez que sa sœur. C'est bien mon projet.—Je ne suppose pas qu'il ait les passions vives?—Oh! non, c'est un cœur tout neuf.—On l'a fait entrer au service?—Assurément; mais sa garnison se trouve à deux lieues de sa terre; son père ne l'a jamais quitté que pour l'envoyer à Paris, et dans un mois il viendra le rejoindre.—De bonne foi vous vous flattez de le rendre amoureux de Louise? Je le lui soutiendrai, il faudra bien qu'il le croit. Il n'a jamais entendu parler de l'amour...—A vingt-deux ans on pourrait en deviner quelque chose.—Oh! pour lui, il ne devine rien. Je n'ai qu'une petite inquiétude, c'est que son père, à ce qu'il m'a confié, a déjà presque arrangé un mariage pour lui...—Le jeune homme a-t-il vu celle que son père lui destine?—Pas encore, et même il ignore son nom; comme il n'est pas curieux, il n'a pas le moindre désir de l'apprendre, certain, m'a-t-il dit, que son père ne peut faire qu'un choix très convenable. Si c'était Louise?—Non, car il sait seulement que sa future est fille d'un homme de robe.—Ce vieux baron de Verdac est ennemi de mon père; je serai charmée de contribuer à déjouer ses projets; je n'épargnerai rien pour faire valoir aux yeux de Louise le vicomte de Verdac.—Elle est si froide!—Et si ridiculement élevée! Si Juliette voulait nous seconder!—Je vous réponds d'elle.

Le jour même de cette conversation, Fonrose présenta le vicomte de Verdac à madame de Forlis, qui reçut avec beaucoup de grâce le jeune homme dont Fonrose était le parent et le mentor; elle l'invita même à souper, ce qui fut accepté. Le vicomte, jusqu'alors par indifférence et par timidité, n'avait jamais examiné une femme; mais; prévenu, dès le matin, par l'homme du monde le plus brillant et le plus recherché, que Louise était la plus belle personne de Paris, il voulut regarder ce chef-d'œuvre de la nature, est ses yeux s'arrêtèrent souvent sur elle. Lorsqu'on se leva pour arranger les parties de jeu, Fonrose fit remarquer au vicomte les grands dessins faits par Louise, en lui disant : *cela est superbe*. Le vicomte, qui savait très-bien le latin, le grec, l'allemand, l'histoire et la géographie, n'avait pas la moindre connaissance des arts; et même, au premier coup-d'œil, il prit le *torse* pour une espèce de cuirasse, et il ne put s'empêcher de faire une grimace assez marquée en regardant l'*écorché*; mais Fonrose lui expliqua ce qu'il ignorait, et le vicomte répéta qu'en effet ces deux morceaux étaient *superbes*. Dans ce moment, Louise s'approchant pour présenter une carte à Fonrose, ce dernier conseilla tout bas à son ami de lui dire un mot agréable sur ses dessins. Le vicomte, par pure obéissance et avec un extrême embarras, dit à Louise en rougissant; "Mademoiselle, nous admirons votre *torse* et votre *squelette*, qui sont charmants." A ce joli compliment, Louise qui connaissait assez bien la *langue* des artistes, se mit à rire; ce qui acheva de déconcerter le pauvre Verdac. Fonrose le consola, en l'assurant que Louise n'était nullement moqueuse, mais que, par un excès de modestie, elle prenait toujours pour des plaisanteries les éloges les plus sincères et les mieux tournés. A souper, la comtesse Adrienne fit placer le vicomte à côté de Louise; et Fonrose, en passant, invita son cousin à faire parler mademoiselle de Forlis sur les *fleuves* et sur les *rivières*. Le vicomte, charmé qu'on lui fournit un sujet de conversation, ne manqua pas d'interroger Louise sur toutes les rivières du Languedoc: elle répondit avec une justesse qui l'enchantait. Cet entretien intéressant dura tout le souper; car le vicomte, qui connaissait parfaitement la carte de sa province, ne fit pas grâce à Louise d'un seul ruisseau, et il ne se lassait point d'admirer la vivacité de ses réponses: en sortant de table, il dit à Fonrose que mademoiselle de Forlis avait bien de l'esprit.

Les deux sœurs couchaient dans la même chambre; et le soir, Juliette, en se déshabillant, demanda à Louise si elle avait remarqué avec quelle attention le vicomte de Verdac l'avait regardée. "Mais en effet, répondit Louise, je rencontrais toujours ses yeux.—Il est certain qu'il a été occupé de vous d'une manière fort extraordinaire.—Ce

jeune homme est aimable; il cause très-bien; sa conversation est instructive.—On dit qu'il a une instruction prodigieuse; il sait toutes les langues, il est grand mathématicien, il possède toutes les sciences.—Et la géographie!—Aussi?—Il y est très-fort; il m'a fait des questions qui prouvent de grandes connaissances: c'est dommage qu'il ne sache pas aussi bien parler sur les arts.—Les arts, il les aime avec passion.—Cependant il a fait de mes dessins un éloge si singulier!—Soyez sûre que c'était une plaisanterie: la comtesse Adrienne, qui s'y connaît, dit qu'il a beaucoup de grâce dans l'esprit.—A souper, c'est ce que je trouvais.—Et un grand fonds de gaieté.—Pourtant il a quelque chose de si triste dans la physionomie!—Il n'en est que plus piquant. Oui, c'est un contraste." Pour cette première fois Juliette en resta là, se promettant bien de reprendre cette conversation. De son côté, Fonrose n'entretenait le vicomte que des perfections de Louise, et le jeune provincial convenait qu'il n'avait jamais vu de femme aussi belle et aussi accomplie. Madame de Forlis partit pour sa maison de campagne, située à Chevilly, près de Paris. Fonrose, invité à y passer huit jours, eut la permission d'y mener son ami. La comtesse Adrienne fut du voyage. Le vicomte entendit, un soir après souper, Louise jouer du clavecin; pour imiter son ami, il se plaça à côté de lui, et comme lui, penchant doucement la tête sur la table retentissante du clavecin entrouvert, en battant légèrement du bout du pied la mesure assez juste parce qu'il suivait le mouvement donné par Fonrose. Toutes les fois que ce dernier s'écriait : *brava! charmant!* Verdac, un peu assoupi, se ranimait en tressaillant, et, avec un bâillement étouffé, répétait à demi-voix les mêmes exclamations. Cependant, comme il n'avait pas l'habitude de veiller, il allait céder tout-à-coup au sommeil, et dans un moment où Louise se surpassait en exécutant les *croisés* les plus difficiles; mais Fonrose, sous prétexte d'applaudir avec transport, repoussa hors du clavecin la tête appesantie de Verdac, et en même temps, donnant une petite secousse au bâton doré qui soutenait le couvercle du clavecin, le couvercle retomba avec un fracas harmonieux, mais terrible, qui suspendit subitement les *croisés* rapides de Louise, et qui fit frémir madame de Forlis pour son Rucker. Verdac, épouvanté, se réveille eu sursaut, et machinalement il dit en se levant : *brava!* "Ah par exemple, s'écria Fonrose, voilà un trait d'enthousiasme qui mérite d'être remarqué. Verdac ne fait nul attention au bruit formidable qui nous a causé tant d'effroi; il n'entend que la pièce d'Handel, et, dans ce désordre, son premier mouvement est d'applaudir. Voilà un véritable amateur! Quand il écoute de belles choses, il est comme le sage d'Horace, *la chute du monde ne l'ébranlerait pas*.—En

effet, reprit madame de Forlis en souriant avec complaisance, il écoute bien la musique." Le vicomte, flatté de ces louanges, répondit avec le ton glacial qui lui était naturel, mais en déclarant qu'il aimait passionnément la musique.

Le lendemain matin, Juliette, en s'éveillant, dit à Louise : " Mon Dieu ! ma sœur, qu'aviez-vous donc cette nuit ? — Comment ? — Vous rêviez tout haut, et vous ne parliez que du vicomte de Verdac. — Bon ! — Vous prononciez son nom à toute minute. — Cela est inconcevable, car je ne pense pas du tout à lui." A ces mots, Juliette se mit à rire d'un air malin. Sa sœur, étonnée, la questionna, et Juliette lui fit entendre qu'elle la soupçonnait d'avoir du penchant pour Verdac. Louise s'en défendit de très bonne foi ; mais Juliette insistant, Louise commença à s'inquiéter. Quand elle revit Verdac, elle l'examina avec une sorte de curiosité ; car du moins elle voulait connaître un peu ce jeune homme pour lequel on l'avertissait qu'elle avait une inclination naissante ; et l'on ne manqua pas de faire observer au vicomte que mademoiselle de Forlis le regardait avec une expression toute particulière. Après le dîner, la comtesse Adrienne emmenant les deux sœurs dans un cabinet : " Il faut que je vous conte, leur dit-elle, que Fonrose m'a dit ce matin que ce pauvre vicomte de Verdac a la tête tournée de Louise ; il a couché dans une chambre qui n'est séparée de celle de Fonrose que par une cloison très-mince, et durant la nuit entière, il a crié *brava* en battant la mesure à quatre temps sur la cloison et de toute sa force." A ce récit, Louise regarda sa sœur en rougissant. Juliette admira la sympathie, et Louise ne put s'empêcher de convenir qu'elle était très-frappée de cet accord d'idées et de sentiments.

Fonrose fit les mêmes contes à Verdac, qui montra d'abord un peu d'incrédulité, en assurant qu'il n'avait jamais été somnambule ; mais Fonrose lui protestant que rien n'était plus vrai : " Je le crois, dit-il ; et apparemment que j'avais le cauchemar." Cependant il laissa voir qu'il était flatté que mademoiselle de Forlis eût parlé de lui en dormant.

Le jour suivant était un dimanche ; on dansait toutes les fêtes dans une salle à manger de la maison, avec les paysans et les femmes de chambre. Verdac ne savait pas danser ; mais il assura qu'il serait avec grand plaisir spectateur de ce bal champêtre. Cependant, au bout d'un quart-d'heure, il s'ennuya tellement, qu'il prit le parti de s'échapper pour aller respirer un air frais dans un beau jardin à l'anglaise, et pour pêcher à la ligne, son amusement favori. Il sortit du bal furtivement, au moment même où Louise venait de commencer un menuet avec Fonrose. Louise faisait avec tout le moelleux et toute la dignité pos-

sible, le profond *ployé* du *pas grave* qui suit les deux premières révérences, lorsqu'elle aperçut Verdac qui s'esquiva. — Elle n'avait jamais eu la moindre coquetterie ; mais quelle femme est tout-à-fait insensible à la première passion qu'elle fait naître ou qu'elle croit inspirer ? — Louise dansa dans le reste du menuet avec une nonchalance qu'on n'avait jamais vue en elle, et elle y gagna à tous les yeux, parce qu'elle y mit moins de pompe et d'emphase ; car une des choses qui lui donnaient le plus de disgrâce, c'était de tout faire avec importance, et avec l'air d'une profonde application. Il en résultait qu'elle avait toujours pleinement satisfait ses maîtres, et complètement déplu à tous les spectateurs.

Après le menuet, Fonrose dit tout bas à Louise : " Je sais bien pourquoi Verdac vient de sortir. — Pourquoi donc ? Il craint de n'être pas maître de ses mouvements, et de faire encore une scène. Avec son air sage et réservé, c'est un jeune homme très impétueux ; il a une grande énergie dans le caractère, une âme de feu ; c'est le mont *Hécla*, de glace au dehors, mais tout de flamme au dedans." Cette comparaison géographique eut toute l'approbation de Louise.

Fonrose fut chercher son ami dans le jardin ; il le trouva assis auprès d'un tombeau antique, sur le bord d'une pièce d'eau, et pêchant à la ligne. " Mon cher Verdac, lui dit-il gravement, que signifie cette profonde mélancolie qui vous fait fuir tous les plaisirs pour venir rêver parmi les tombeaux ? — Comment répondit Verdac étonné de l'air sérieux de Fonrose, je n'ai point de chagrin, je vous assure ; j'ai toujours beaucoup aimé la pêche à la ligne. — Ouvrez-moi votre cœur, reprit Fonrose d'un ton sentimental. — Mais en vérité, je n'ai point de secret. — Quoi ! vous abuseriez-vous sur le sentiment que vous éprouvez ? — Quel sentiment ? — Je dois vous éclairer. — Mon ami, vous êtes amoureux. — Et de qui donc ? demanda Verdac avec curiosité. — De mademoiselle Louise de Forlis, répondit Fonrose." A ces mots, Verdac laissa tomber la ligne qu'il avait tenue jusqu'alors, et la surprise le rendit immobile. Après un moment de réflexion : " Mon cher Fonrose, dit-il, je crois que vous avez deviné juste. — Ah ! il ne fallait pas pour cela beaucoup de pénétration. — Vous me connaissez mieux que moi-même. — Vous n'avez pas d'expérience ; c'est votre première passion. — Oui, la première. — Elle fera le destin de votre vie : vous avez fait un si bon choix ! — Il est certain que mademoiselle de Forlis. — Vous l'avez aimée dès le premier jour. — Il est vrai que je fus bien frappé de sa beauté et de ses talents ; mais malheureusement mon père a d'autres vues, et. — Bon ! votre père n'a point encore donné de parole positive ; il vous aime, il ne voudra pas faire le malheur de votre vie. — En effet, à présent

j'oublierais difficilement mademoiselle de Forlis. — Mon ami, il ne faut point vous désespérer ; vous êtes peu démonstratif ; mais je vois ce qui se passe dans votre âme. Vous souffrez cruellement !... J'ai de grandes inquiétudes. — Songez donc qu'indépendamment de ses avantages personnels, mademoiselle de Forlis est un très grand parti par sa naissance et par sa fortune ; enfin je me charge d'obtenir le consentement de votre père. — Vous me rendrez un grand service. Mais pourrai-je plaire à mademoiselle de Forlis ? — Vous êtes nés l'un pour l'autre, soyez-en sûr ; il est facile de s'apercevoir qu'elle a du penchant pour vous. — Je tâcherai de me rendre digne de son estime."

Depuis cette conversation, dont on rendit compte à Louise avec les embellissements nécessaires, ces deux amants s'occupèrent un peu plus l'un de l'autre ; et la comtesse Adrienne, qui partageait avec Fonrose la confiance de Verdac, lui conseilla de déclarer sa passion à Louise, et lui promit de lui en faciliter les moyens. En effet, un jour, à la promenade dans le jardin, Adrienne, Fonrose et Juliette laissèrent en tête-à-tête le vicomte et Louise dans un petit pavillon, sous le prétexte d'aller chercher la guitare de Juliette, que l'on avait priée de chanter une romance. On ne revint qu'au bout d'une demi-heure, et l'on trouva les deux amants jouant au volant ; ils ne s'étaient pas dit un seul mot. Fonrose prit le parti de dicter au vicomte une lettre très-passionnée que la comtesse se chargea de remettre à Louise, qui fit répondre verbalement par elle, qu'elle agréait la recherche de monsieur le vicomte de Verdac, et qu'aus sitôt qu'il aurait obtenu le consentement de son père, elle l'autorisait à parler à madame de Forlis. En attendant, Louise, certaine enfin d'être aimée, déclara tout à sa mère, qui fut surprise et fâchée en découvrant que Fonrose n'était point amoureux de sa fille aînée : elle l'aurait préféré au vicomte, qu'elle trouvait moins aimable et trop jeune ; néanmoins comme il était fils unique d'un homme de qualité, immensément riche, elle approuva l'union projetée ; elle la désira même quand Louise lui eut avoué qu'elle aimait le vicomte depuis le premier instant de leur connaissance. Elle fit à sa mère une relation exacte, non de la vérité, mais de tout ce qu'on lui avait conté et persuadé. Madame de Forlis trouva dans ce récit le sujet du plus joli roman du monde ; il n'en est point de plus charmant aux yeux d'une mère que celui des amours d'une fille chérie et de l'amant qu'on lui destine pour époux ; et la lettre dictée par Fonrose parut à madame de Forlis un chef-d'œuvre de délicatesse et de sensibilité. Dans ces entrefaites la comtesse Adrienne partit pour Paris en promettant de revenir le lendemain. Elle apprit d'étranges choses. Cette jeune personne que le baron

de Verdac destinait à son fils, était la sœur d'Adrienne ; ce mariage projeté secrètement par les deux pères, terminait un long procès, et il était surtout désirable pour la famille d'Adrienne. On attendait le lendemain le baron de Verdac. Le père d'Adrienne sachant que le jeune Verdac était à Chevilly, chez madame de Forlis, conta tous ces détails à sa fille, en la chargeant de prévenir adroitement le vicomte en faveur de sa sœur. Adrienne, au désespoir d'avoir noué une intrigue si nuisible aux intérêts de sa famille, se promit bien de tout employer pour la rompre, se flattant qu'elle n'aurait pas de peine à brouiller deux amants qui n'avaient pas d'amour. Ce qui lui parut le plus difficile, c'était d'agir à l'insu de Fonrose et de Juliette, et de les trahir sans qu'ils s'en aperçussent. Elle ne pourrait sans devenir suspecte aux yeux du vicomte, ni lui dévoiler son intérêt personnel, ni lui découvrir les ruses qu'on avait employées pour lui persuader qu'il était amoureux : il s'agissait de l'arracher promptement de Chevilly, en l'engageant à renoncer à Louise ; et elle forma son plan en conséquence de ce dessein. Ce fut dans ces dispositions qu'elle se hâta de retourner à Chevilly. Elle apprit en arrivant que Fonrose, malade d'une violente migraine, gardait sa chambre et y passait toute la journée. Cet incident facilitait merveilleusement l'exécution du projet d'Adrienne, et elle sut en profiter. Elle emmena le vicomte au fond du parc, et là, seule avec lui : "Savez-vous, lui dit-elle, que ce pauvre Fonrose m'inquiète horriblement ? Mais la migraine n'est pas un mal dangereux.—La migraine ! vous croyez bonnement que c'est la migraine qui le retient dans sa chambre, et qui le rend inaccessible à tous ses amis ?—Il est dans son lit... et très assoupi, à ce que m'a dit son valet de chambre.—Oui, assoupi"... Quoi ! vous ne soupçonnez pas la vérité ? Non, je vous assure ; mais je ne suis pas du tout soupçonneuse...—Vous avez de la candeur, je le sais, mais vous avez aussi de la finesse et du tact ; d'ailleurs il ne s'agit ici que de deviner une chose belle, grande, et même héroïque, on peut le dire.—Et quel rapport cela peut-il avoir avec la migraine de Fonrose ?—Je vais vous révéler un grand secret ; mais votre intérêt, celui du malheureux Fonrose m'y oblige. Promettez-moi une discrétion à toute épreuve, et, sur toute chose, de ne jamais dire à Fonrose que je vous ai dévoilé ce mystère.—Je vous en donne ma parole.—J'y compte.—Eh bien !—Apprenez donc que Fonrose est votre rival.—Mon rival !—Oui, mon cher vicomte, il adore Louise ; il se flattait de l'obtenir de sa mère ; mais en découvrant votre passion et en voyant qu'elle avait du penchant pour vous, il s'est sacrifié sans hésiter. Je vous proteste, madame que j'étais à mille lieues d'imaginer cela ; je ne l'aurais pas souffert.—A présent que vos

yeux sont ouverts, vous vous rappellerez bien des choses qui ne vous laisseront aucun doute sur les sentiments de l'infortuné Fonrose.—En effet, il m'a toujours parlé de mademoiselle de Forlis avec un enthousiasme...—Qui n'aurait pas dû vous paraître naturel...L'amour seul peut s'exprimer ainsi.—Cela est vrai. Il l'aime éperdument.—Il s'en meurt. Je l'ai toujours regardé comme un parfait honnête homme, et ce trait là met le comble...Vous ne le laisserez point périr, ce rare et fidèle ami !...Mon Dieu, madame que faut-il faire pour lui rendre la santé tout de suite ?—Ecoutez : je dois vous dire encore que Mr. votre père arrive après-demain, et qu'il est irrévocablement décidé à vous unir à la personne qu'il a choisie. J'ai su cela par le plus grand hazard du monde, mais avec certitude. Voulez-vous donc vous brouiller avec votre père et causer la mort de votre ami ? Non, non, madame je renonce à mademoiselle de Forlis.—Ce noble sacrifice est digne de vous. Voici comment vous devez vous conduire. Ne dites pas un seul mot à Fonrose ; il est convenu que vous parlerez demain à madame de Forlis pour lui demander la main de sa fille, et au lieu de cela vous lui direz qu'une lettre de votre père vous apprend qu'il a pris des engagements pour vous marier sous peu de jours, et que vous venez prendre congé d'elle ; ensuite vous partirez courageusement sans voir Fonrose ou mademoiselle de Forlis—Oui, madame ; je ferai de point en point ce que vous me prescrivez."

Cette générosité ne coûtait guère à Verdac ; néanmoins, quoiqu'il fut aussi peu susceptible d'une vive amitié que d'amour, il eut été capable de faire en ce moment un véritable sacrifice à Fonrose. Il avait une âme très commune ; mais il devait à une excellente éducation de bonnes opinions et des principes honnêtes ; et c'en est assez pour se conduire noblement dans la jeunesse, quand des passions violentes ne combattent point ces premières impressions. Verdac sentait peu, mais il pensait bien ; il n'avait ni assez d'expérience ni assez d'esprit pour distinguer *les nuances* ; il confondait facilement l'héroïsme avec le simple devoir, et ne jugeant jamais que d'après ceux qui possédaient sa confiance, il aurait fait naïvement une action sublime, sans en connaître la grandeur et sans en tirer vanité, si la personne qui le menait là lui eût prescrite. La comtesse Adrienne, craignant d'être surprise en tête à tête avec Verdac, le laissa dans le jardin et rentra dans la maison. Le vicomte réfléchit mûrement à ce qu'on venait de lui dire, et il prit la résolution de servir efficacement son ami avant de partir, sans dire que la comtesse Adrienne lui eût parlé. Il avait naturellement un peu de commérage dans le caractère ; il se faisait un grand plaisir de causer à un autre la surprise qu'il venait d'éprouver lui-même :

d'ailleurs, il n'était pas fâché de se faire valoir un peu sur le sacrifice de son amour et sur l'abandon de ses prétentions. Le soir même, il demanda mystérieusement à madame de Forlis une entrevue particulière ; elle lui donna rendez-vous pour le jour suivant à neuf heures du matin.

Le lendemain, le vicomte, avant l'heure indiquée, était à la porte de madame de Forlis ; on le fit entrer sur-le-champ, et il fut d'abord très embarrassé de se trouver en tête à tête avec une femme de quarante ans qui paraissait très imposante ; mais rassuré, en songeant aux belles choses qu'il allait révéler, il prit enfin la parole : "Madame, dit-il, je vais vous dire des choses très surprenantes." Ce début fit sourire madame de Forlis. "Je crois, répondit-elle, que je les devine à peu près...—Non, madame cela est impossible.—Eh bien ! qu'est-ce donc ?—Vous croyez sans doute que M. de Fonrose a eu la migraine hier ; point du tout, madame...—Comment ! Je ne comprends pas...—M. de Fonrose n'avait point la migraine. Après, monsieur, que voulez-vous dire ? —M. de Fonrose est dans un état très-dangereux ; il se meurt...—O ciel ! interrompit madame de Forlis, saisie d'effroi ; il faut envoyer à Paris chercher des secours." A ces mots, elle se levait pour se précipiter sur son cordon de sonnette. Le vicomte l'arrêta. "Non madame dit-il ; non, il n'a pas besoin de médecin ; vous pouvez le guérir d'un mot...Il est passionnément amoureux de mademoiselle Louise de Forlis...Ici, Verdac ne parut plus niais et ridicule aux yeux de madame de Forlis, et elle l'écouta avec autant d'attention que d'intérêt. "Quoi dit-elle, de ma fille aînée ?—Oui, madame, il l'adore.—En êtes-vous bien sûr ? Oui, madame c'est un fait avéré. Et pourquoi ne se déclarait-il point ? Parce qu'il a découvert que j'ai les mêmes sentiments.—Et qu'il aura supposé que ma fille les partageait ! Ah ! que cela est touchant, et de part et d'autre !" En disant ces paroles, madame de Forlis essuya ses yeux remplis de larmes, et tendant la main à Verdac : "Mon cher vicomte, dit-elle, je suis vivement touché de votre candeur et de votre générosité.—Je ne fais que mon devoir, madame, reprit le vicomte animé par cet éloge, et je vous demande pour M. de Fonrose, la main de mademoiselle Louise de Forlis." C'était bien tout ce que madame de Forlis désirait ; car elle ne comprenait pas comment sa fille pouvait préférer Verdac à Fonrose, quoique de cet instant elle estimât profondément le premier. Certaine de son empire sur l'esprit de Louise, elle voulait la prévenir avant de s'engager ; mais Verdac la pressa tellement d'envoyer chercher Fonrose sur-le-champ, qu'elle y consentit. En l'attendant, le vicomte se promenait dans la chambre en se frottant les mains ; il jouissait d'avance de l'agréable

surprise qu'il allait causer à son ami. Fonrose arrivé, le vicomte court à lui, et l'embrassant : "Mon ami, lui dit-il, remerciez madame de Forlis ; elle consent à votre union avec celle que vous aimez." A ces mots le vicomte ne doute point que son secret n'ait été découvert ; il croit qu'on lui offre la main de Juliette, et, transporté, de joie, il tombe aux pieds de madame de Forlis. Cette dernière, vivement attendrie, lui dit : "C'est votre généreux rival qu'il faut remercier..." Ces paroles furent un coup de foudre pour Fonrose : il entrevit une partie de la vérité, et il eut assez de présence d'esprit pour ne rien dire, et pour baisser la tête sur les genoux de madame de Forlis, afin de cacher la surprise et la consternation qui devaient se peindre sur son visage. "Oui, mon ami, s'écria le vicomte, je vous cède mademoiselle Louise de Forlis ; je vais partir : mon père arrive aujourd'hui ; je vais l'aller retrouver ; et pour vous ôter tout sujet d'inquiétude, j'épouserai tout de suite la personne qu'il me destinait... — Non, non, interrompit Fonrose en se relevant impétueusement ; je n'abuserai point de tant de grandeur d'âme... J'ai cédé à un premier mouvement dont je n'ai pas été le maître ; mais la réflexion me rend à moi-même... — Mon cher Fonrose, reprit Verdac, mon parti est tout-à-fait pris ; mes chevaux sont mis, je pars dans l'instant... — Je ne le souffrirai pas, repartit Fonrose. — Adieu, madame, dit Verdac, en faisant une profonde révérence à madame de Forlis qui, pendant ce dialogue héroïque, pleurait d'admiration ; adieu." En prononçant ces paroles, il sortit précipitamment ; Fonrose le suivit et quant ils furent sur l'escalier, Fonrose saisit, Verdac par le bras, et l'entraîna malgré lui, en donnant ordre à un domestique de renvoyer les chevaux de poste.

Verdac, conduit dans sa chambre par Fonrose répéta qu'il persistait dans son dessein. Il ne s'agit point ici, lui dit Fonrose, de votre amour et du mien ; nous ne devons nous occuper que de Louise ; c'est vous qu'elle aime, et il ne vous est pas permis d'être généreux avec moi aux dépens de son bonheur ; d'ailleurs, puis-je accepter le sacrifice que vous voulez me faire ? L'honneur me permettrait-il de prétendre à la main d'une personne qui ne m'épouserait que par contrainte, d'une personne dont le cœur n'est plus libre ! — Avec le temps, elle vous aimera. — Non, non, jamais on ne guérit d'une première passion. Mademoiselle de Forlis n'est pas le premier objet que j'ai aimé ; je sens que la raison pourra triompher d'un penchant qui est déjà très-affaibli. Vous qu'elle aime, vous devez être fidèle ; si vous l'abandonniez, vous ne seriez qu'un séducteur. — Oh ! c'est ce que je ne serai jamais. — J'en suis sûr. Ne vous laissez donc point aveugler par une fausse générosité ; acceptez la félicité qui vous est offerte. — Mais, mon

père ? — Vous aurez son consentement. Avant tout, il faut faire la démarche que vous devez aux sentiments de Louise ; il faut la demander à sa mère. Dans le trouble où vous êtes vous ne pourriez lui parler. — Oui, je suis fort troublé. — Vous ne pourriez même écrire. Moi, je suis plus calme ; je vais vous faire une lettre que vous copierez, et que vous lui enverrez ; ensuite, vous m'avouerez comment vous avez découvert que je suis amoureux de Louise. Quelqu'un vous a donné cette idée ? — Point du tout. C'est votre migraine qui m'a ouvert les yeux. — Ma migraine ? — Oui j'ai bien vu que vous étiez malade de chagrin. — Oh ! ma passion ne va pas jusque là. J'avoue que si Louise m'eût aimé, je l'aurais adoré ; n'ayant pu me flatter de ce bonheur, je n'ai pour elle qu'un sentiment involontaire qui ne fait point mon tourment, et qui s'éteindra tout-à-fait quand elle sera votre épouse. Mais occupons-nous dans ce moment de la lettre pour madame de Forlis ; nous reprendrons cet entretien.

Fonrose prit une écriture, et il écrivit une lettre adressée à madame de Forlis, et conçue en ces termes :

"MADAME,

"Après une longue conversation avec mon ami, "je vois, à n'en pouvoir douter, que sa passion "est infiniment moins vive que la mienne ; il pour- "ra vivre sans mademoiselle de Forlis, et j'avoue "que je ne puis exister sans elle. C'est lui qui "m'autorise à vous ouvrir mon cœur et à vous "montrer sans déguisement l'excès d'un amour "dont l'amitié pouvait obtenir le sacrifice, mais "que rien au monde ne saurait affaiblir. Daignez, "me rendre l'espérance ; ce sera me rendre à la "vie."

Fonrose laissa ce billet à Verdac (qui lui promit de le copier et de l'envoyer sur-le-champ), et il fut chercher Juliette afin de l'instruire de tout ce qui s'était passé. A peine était-il sorti de la chambre, qu'Adrienne, très-inquiète de la conférence des deux amis, s'avança doucement dans le corridor, sur la pointe des pieds, d'un air mystérieux : elle fut aperçue de Fonrose, qui feignit de ne pas la voir ; il continua son chemin, et, restant caché derrière une porte battante, il jeta un œil soupçonneux et perçant dans le corridor, et il vit Adrienne entrer précipitamment chez Verdac. Fonrose alors n'eut presque plus de doute sur la perfidie d'Adrienne, quoiqu'il lui fût impossible d'en deviner le motif. Il fut tenté de rentrer chez Verdac ; mais il pensa qu'Adrienne aurait assez d'adresse pour donner des raisons plausibles de cette visite clandestine si contraire à la bienséance, et il jugea qu'il valait mieux paraître ne pas se défier d'elle, et l'observer avec soin, afin de la

démasquer plus sûrement. D'après ces réflexions, il se hâta d'aller rejoindre Juliette.

Adrienne trouva Verdac taillant une plume pour copier à main posée, de sa plus belle écriture, le billet écrit par Fonrose. Adrienne le questionne vivement ; Verdac répond avec sa naïveté ordinaire, et lui donne sa parole qu'il n'a pas prononcé son nom, et que personne ne se doute qu'elle ait la moindre part aux démarches qu'il vient de faire ; et il lui renouvelle la promesse de ne point démentir cette discrétion. Adrienne lui soutient que Fonrose dissimule sa douleur ; elle parle avec tant d'adresse et de véhémence, qu'elle ramène Verdac à son premier projet, qui dans le fond, lui convenait mieux, parce qu'il craignait mortellement l'opposition et la colère de son père. « Mais, que ferais-je ? dit Verdac.—Une action aussi belle que celle de Fonrose, répondit Adrienne. Que ce billet qu'il écrivit pour vous, avec désespoir, serve à son bonheur.—Comment ?—Donnez-le-moi, et je vais le porter à ma tante, de la part de Fonrose, comme s'il l'eût écrit pour lui-même. Pendant ce temps faites seller un cheval, et partez sans délai ; allez rejoindre votre père qui vous attend. Verdac trouva cette idée excellente ; il appela son valet-de-chambre, et, en présence d'Adrienne, il lui donna l'ordre d'aller lui seller un cheval sur-le-champ, et de le conduire au bout de l'avenue, car il voulait partir sans bruit. Adrienne, charmée de sa docilité, le quitta en emportant la lettre écrite par Fonrose, et sur le revers de laquelle il avait tracé ces mots : *Pour madame de Forlis*. Adrienne aussitôt vole chez sa tante, la fait demander dans son cabinet, et là, lui remettant le billet de Fonrose, dont madame de Forlis connaissait parfaitement l'écriture, elle lui dit qu'elle a trouvé ce papier dans le corridor, et qu'ayant lu seulement le nom de madame de Forlis, elle a cru devoir lui apporter cet écrit. Adrienne, après cette explication ajoute qu'elle vient de recevoir un courrier de son père qui l'oblige à partir dans l'instant pour Paris ; elle prend congé de sa tante et la laisse seule. Madame de Forlis lut avec impressement le billet de Fonrose, et l'erreur qu'il produisit la combla de joie ; car Fonrose était le gendre qu'elle désirait. Elle fit appeler Louise, elle lui conta les combats généreux des deux amis, et finit par lui lire le billet qu'elle venait de recevoir. Louise écouta ce récit avec beaucoup de sang-froid ; elle ne savait trop que penser, et lequel elle devait le plus admirer de Fonrose ou de Verdac : sa mère la décida en lui disant que ces deux vertueux amants si passionnés étaient également dignes d'elle : « mais, ajouta-t-elle, le vicomte ne serait pas sûr d'obtenir le consentement de son père ; et, dans cette incertitude, nous ne devons plus songer à lui. Fonrose vous adore ; il est son maître : serez-vous insensible à un atta-

chement si tendre et si délicat ? » Louise assura qu'elle n'était point ingrate, et que, puisqu'elle ne pouvait épouser M. de Verdac, elle consentirait sans répugnance à s'unir à M. de Fonrose. A ces mots, madame de Forlis, au comble de ses vœux, envoya chercher Fonrose, qui vint au moment même. « Mon cher Fonrose, lui dit-elle en lui montrant Louise, elle est à vous, et elle y consent..... » Fonrose resta pétrifié. « Peut-être, reprit madame de Forlis, après m'avoir écrit le billet touchant que je possède, vous êtes-vous repenti ? peut-être avez-vous encore formé de nouveau le noble projet de vous immoler ; mais le ciel ne l'a pas permis. Vous avez perdu ce billet ; on vient ce me l'apporter ; le voici..... » En disant ces paroles, elle lui montra la lettre qu'avait dû copier Verdac ; et Fonrose, intérieurement outré de colère, reconnut le fruit de l'entrevue d'Adrienne et de Verdac. Après un moment de silence et de réflexion, il s'approcha de madame de Forlis, et serrant ses deux mains dans les siennes ; « Ah ! madame, dit-il, si vous lisiez dans mon cœur, vous verriez combien il est pénétré de vos bontés.—Mais je suis si ému, si hors de moi-même, qu'il m'est impossible de vous exprimer ce que je sens. Souffrez que j'aie réfléchi avec moins de trouble à mon étrange situation. » A ces mots, il sortit sans attendre de réponse. Il écrivit avec un crayon deux lignes à Juliette pour l'instruire de ce singulier incident ; et, descendant dans les écuries, il monta sur le cheval de Verdac, et partit au grand galop pour Paris. Il avait prévu qu'Adrienne engagerait Verdac à quitter Chevilly, et il savait qu'elle même venait de partir. En conséquence il avait gagné le valet-de-chambre de Verdac et les gens de l'écurie, qui mirent des obstacles invincibles au prompt départ du vicomte. On lui dit d'abord que son cheval était défermé. Il demanda des chevaux de poste ; on le fit attendre trois quarts-d'heure pour lui dire ensuite qu'il n'y en avait point. Alors il donna l'ordre de ferrer son cheval ; on ne put trouver le maréchal. Le vicomte, attendant toujours, se promenait assez tristement dans l'avenue, ne se doutant pas que Fonrose, qui avait pris un chemin détourné, était parti, et sur son cheval. Durant ce temps, Juliette opérait une grande révolution. Louise, après son entretien avec sa mère, était remontée dans sa chambre ; et, avec un sérieux assez convenable, elle dit à Juliette que pour obéir à sa mère, elle avait promis à Fonrose de l'épouser.—A ce récit, Juliette, déjà prévenue par Fonrose, se jeta au cou de sa sœur avec toutes les démonstrations du plus douloureux attendrissement : « Ah ! ma pauvre sœur ! s'écria-t-elle, qu'allez-vous devenir ?—Cela me fait beaucoup de peine, répondit Louise vous savez que j'aimais M. de Verdac ; mais il n'y faut plus penser.—Ma pauvre sœur !—comme vous êtes pâle et saisie !

—Oui, cela m'a coûté beaucoup.—Encore, si vous pouviez pleurer ! cela vous soulagerait un peu. — Non, je ne pleurerai pas, mais j'ai un poids sur l'estomac.—Savez-vous que cela est du plus grand danger?—J'ai envie de prendre un peu d'éther —Je vais vous en arranger. Comme vous tremblez ! Laissez-moi vous délayer. — Oh ! non, l'on va dîner tout-à-l'heure.—Dîner ! y pensez-vous, dans l'état où vous êtes?—J'ai très-peu déjeuné, et j'ai des tiraillements d'estomac.—Ce serait bien pis si vous mangiez. Je sus sûre que vous avez de la fièvre : voyons votre pouls.—O ciel ! il est convulsif.—Réellement?—Et de la fièvre. —C'est un grand malheur que celui d'être née trop sensible !—Il faut vous coucher." En disant ces mots Juliette déshabillait sa sœur avec la plus grande activité ; Louise s'y opposait un peu ; mais Juliette, en lui parlant de Verdac, en lui peignant son profond désespoir, parvint enfin à l'émouvoir : Louise moitié de gré, moitié de force, se mit sur son lit. Il fut convenu que Juliette dirait à madame de Forlis que Louise avait un violent mal de tête, et qu'elle demandait la permission de dîner dans sa chambre. Juliette, recommandant à sa sœur de prendre une infusion de mélisse qu'elle avait fait préparer, la quitta en lui promettant de revenir la voir en sortant de table. Juliette fut chercher Verdac, qu'elle trouva dans l'avenue, où il attendait toujours depuis plus d'une heure et demie ; il était si fatigué, qu'il avait pris le parti de s'asseoir ; et comme il n'y avait point de sièges dans cette allée, il s'était mis sur une escarpolette attachée à deux gros arbres, et, pour se distraire ou par distraction, il se balançait nonchalamment, lorsque Juliette, tout essoufflée, accourut près de lui. "Que faites-vous donc là, lui dit-elle, quand Louise est dans un état affreux?—Comment ! reprit Verdac en descendant de l'escarpolette, qu'at-elle donc?—Une terrible attaque de nerfs. Croyez-vous donc de bonne foi qu'elle puisse jamais se décider à épouser Fonrose avec le sentiment qu'elle a pour vous?—Elle est dans son lit avec une fièvre ardente—et vous auriez la barbarie de partir et de la laisser dans un tel état!—Mon Dieu ! j'ignorais." Dans ce moment, Verdac s'arrêta pour écouter la cloche qui annonçait le dîner, ce qui acheva de le déterminer à rester.—"Eh bien ! poursuivit-il, je ne partirai point aujourd'hui." A ces mots, il offrit son bras à Juliette, et tous les deux se hâtèrent de rentrer dans la maison. Madame de Forlis et deux ou trois personnes de sa société se mettaient à table : Juliette dit tout bas à sa mère que Louise était un peu malade et qu'elle la suppliait de la dispenser de descendre ; madame de Forlis y consentit, imaginant qu'elle craignait de revoir le vicomte ; mais elle s'inquiéta en apprenant que Fonrose était parti pour Paris. Le vicomte eut l'air triste ; il

parla peu, mais il mangea beaucoup : l'exercice qu'il avait fait dans la matinée lui donnait un appétit infiniment plus remarquable que son chagrin. Après le dîner, on rentra dans le salon, et un instant après on entendit une voiture. Verdac se mit à la fenêtre, et fit un cri de surprise : il voyait descendre de voiture son père et Fonrose.

Madame de Forlis, aussi étonnée que lui, passa dans son cabinet pour recevoir cette visite inattendue. Fonrose y parut triomphant ; il présenta le baron de Verdac à madame de Forlis, en ajoutant qu'il venait lui demander pour son fils la main de mademoiselle Louise de Forlis. "J'eusse été trop heureux de l'obtenir, poursuivit-il ; mais, madame, outre mon amitié pour Verdac, un obstacle invincible s'opposait à mon bonheur : Je n'ai que trop vu, malgré l'extrême réserve de mademoiselle de Forlis, qu'elle avait un penchant secret pour Verdac ; j'ai dû sacrifier mes sentiments aux siens, à ceux de mon ami ; j'ai été trouver M. le baron de Verdac ; et pour le rendre favorable aux vœux de son fils, il m'a suffi de vous nommer madame.

Le baron prit la parole pour confirmer tout ce que venait de dire Fonrose ; et madame de Forlis, admirant ces événements merveilleux, donna son consentement. Louise prenait sa huitième tasse d'eau de mélisse quand on lui annonça cette nouvelle ; elle parût charmée, et Juliette, comme on peut le croire, partagea sincèrement sa joie. Le souper fut très-gai, malgré la pitié qu'inspirait sincèrement le *généreux* Fonrose, dont on ne pouvait se lasser de louer le courage et la grandeur d'âme. Quelques jours après, madame de Forlis lui demandant avec attendrissement s'il était véritablement guéri de sa passion : "Oui, madame, dit-il ; Louise n'est plus à mes yeux qu'une sœur chérie.—Elle pourrait le devenir en effet, reprit madame de Forlis.—Ah ! s'écria Fonrose le bonheur de vous appartenir sera pour moi la plus puissante de toutes les consolations."—A ces mots madame de Forlis l'embrassa en disant : "Ce n'est pas celle que j'aurais voulu vous donner, mais il me sera toujours bien doux de vous avoir pour gendre." Juliette fut consultée ; on devine sa réponse. On décida que les deux mariages se feraient sous quinze jours. Ce dénouement désola l'intrigante Adrienne ; ce ne fut pas sa seule punition ; le baron de Verdac plaida contre son père, et gagna son procès. Enfin Adrienne perdit sans retour l'amitié de Juliette et celle de Fonrose. Madame de Forlis maria ses deux filles le même jour, en répétant à tous ses amis que l'histoire de ses gendres formerait le sujet du plus beau roman, ou du drame le plus pathétique. L'insipide et sage Louise fut la femme la plus irréprochable et la plus constamment heureuse ; et Verdac remarquait que son bonheur faisait mentir le proverbe qui dit que les mariages faits par amour sont toujours malheu-

reux. La piquante Juliette, avec de la coquetterie et le goût de l'intrigue, eut une conduite souvent imprudente, inconséquente et légère. Le brillant Fonrose, pendant plusieurs années, lui donna de vives inquiétudes, lui montra beaucoup de jalou-

sie; et plus d'une fois, au milieu de ces orages, ils envièrent la destinée des *amants* sans amour qu'ils avaient unis par leurs stratagèmes.

M^{me} de Gentis.

Royan.

ROYAN, FRANCE, Août, 1895.

Les Canadiennes connaissent toutes les agréables places d'eau du St. Laurent, depuis les Mille-Iles, jusqu'à la Malbaie, qui sont, pendant la saison des chaleurs le rendez-vous des familles et de la haute société du pays. Elles nous sauront toutefois gré, nous le pensons, de leur dire un mot des plages d'Europe, et en particulier de celle de Royan, l'une des plus belles et des plus fréquentées.

Nombreuses seront, cette année, les familles qui voudront s'envoler, pendant les beaux jours, vers les plages de notre littoral, après ce rude hiver et la terrible épidémie d'influenza que nous avons subie.

Parmi les stations maritimes les plus en vogue, celle de Royan nous paraît, entre toutes, offrir des attraits spéciaux, par sa situation si heureuse à l'embouchure de la Gironde, sa proximité de Bordeaux et la facilité de ses communications par eau et par chemin de fer, avec les régions limitrophes et les points les plus éloignés. Elle réunit par ailleurs des conditions précieuses que l'on ne rencontre pas dans les autres villes d'eau.

Sa réputation n'est plus à faire; Royan est connu en France comme à l'étranger et le nombre de baigneurs venus d'Espagne, d'Angleterre, de Russie et même d'Amérique, s'accroît chaque année; ces étrangers trouvent, en effet, dans cette station maritime, les plages les plus belles peut-être du monde, et tout le confort et les distractions des villes d'eaux les plus réputées.

Le climat de Royan est des plus agréables pendant la saison chaude; les chaleurs ne sont jamais excessives et sont toujours tempérées par des brises alternantes de terre et de mer. La température moyenne des mois d'été est de 20° 5, avec maxima de 29° et minimum de 12°. Les plus grandes chaleurs s'observent dans la première quinzaine de septembre. Les orages sont rares.

Les vents de Nord et d'Ouest dominant pendant la belle saison.

Dans cette admirable succession de plages de sable moëlleux et fin qui s'étendent de Pontaillac à la pointe de Vallières, et auxquelles on a donné, à cause de leur forme arrondie en coquille, le nom de conches, on rencontre toutes les conditions indispensables d'une balnéation salubre et agréable, en même temps que toutes les garanties de sécurité, en raison de la disposition même de ces plages.

Les baigneurs qui recherchent les bains de lame, les forts nageurs peuvent amplement se satisfaire sous ce rapport, à Pontaillac, au Chay, à Foucillon; les femmes, les enfants et les baigneurs plus timides trouvent, à la Grande-Conche, des bains moins mouvementés et tout aussi efficaces.

L'établissement hydrothérapique permet aux malades et aux personnes qui ont besoin de soin spéciaux de prendre des bains d'eau de mer chauffée, des douches marines, des pulvérisations, des affusions, etc., sous l'œil vigilant de médecins rompus à toutes les pratiques de la cure marine et à tous les secrets de la thalassothérapie. Nous recommandons encore aux rhumatisants les bains de sable sec, et aux enfants affaiblis et lymphatiques ceux de sable humide qui, pris avec certaines précautions, transforment rapidement la constitution des petits malades et leur donnent une vitalité nouvelle.

Disons encore que Royan va être prochainement doté d'une nouvelle et abondante distribution d'eau potable d'excellente qualité, tant au point de vue chimique que microbiologique. La réalisation des études et des travaux que l'on poursuit à cet effet ne peut qu'ajouter un élément de plus à la prospérité toujours croissante de cette station estivale.

La forêt de la Grande-Conche (dite le Parc) déjà peuplée de belles résidences, de charmantes et pittoresques villas est la promenade journal-

lement indiquée des hôtes de Royan pendant l'été et constitue sans contredit un des côtés des plus précieux et des plus attrayants de cette saison. Ses conditions climatiques et thermométriques, son atmosphère surabondamment chargée de senteurs balsamiques, la destinent, ainsi que l'Oasis, autre massif forestier avoisinant le Parc, à devenir, dans un temps très prochain, l'une des stations d'hiver les plus recherchées des malades qui redoutent les froids rigoureux et les variations thermométriques.

Sous le rapport des distractions, Royan peut rivaliser avec les villes d'eaux les plus en vogue

de France et de l'étranger. Son Parc, son Oasis, ses deux Casinos avec leurs théâtres et leurs salles de fêtes offrent à la haute société ses récréations les plus variées.

Des régates, des courses, ont toujours lieu pendant la saison, et la visite qu'y fait généralement, chaque été, au cours de ses manœuvres, l'Escadre du Nord, avec ses puissants cuirassés et ses magnifiques croiseurs, vient heureusement compléter la série des attractions de cette belle station maritime.

Dr. De Miles.

Jerusalem.

C'est dans la *Nouvelle Revue* du 1^{er} mars, la fin de *Jerusalem* de Pierre Loti, ce livre ému où la désespérance de l'âme qui voudrait croire gémit avec des accents si pénétrants. Il est tel récit d'une promenade nocturne au Gethsémani, où passe, avec le frisson des antiques terreurs bibliques, l'angoisse des inquiétudes modernes, et rien n'est plus beau que l'infinie tristesse de ces pages inoubliables. Or le livre se ferme sur une impression attendrie ; un éclair de foi traverse, en l'illuminant de joie, l'âme sincère du narrateur ; impression fugitive hélas, mais consolante et vivante, par son souvenir. Et il faut citer cette page, belle et bienfaisante :

“ Dans la chapelle imprégnée de larmes, où l'air est comme doucement alourdi par les prières des siècles, je repasse en moi-même ces choses déjà cent fois pensées... Mais, pour adorer sans comprendre, comme ces simples qui viennent ici, — et qui sont les sages, les logiques de ce monde, — il faut sans doute une intuition et un élan du cœur qu'ils ont encore et que je n'ai plus...”

Derrière moi, maintenant, résonne un bruit particulier de heurt sur le marbre des dalles : un vieil homme à cheveux blancs est là, agenouillé, qui se frappe le front par terre.

Et tout à coup il se relève, les mains jointes, des larmes sur ses joues creuses, les yeux grands ouverts dans une expression de confiance et de joie extra-terrestres. C'est un vieillard fini, au visage terreux déjà touché par la mort, — mais à ce moment transfiguré d'une beauté triomphante, malgré sa laideur et sa décrépitude. A l'heure de son iné-

vitabile destruction, débris qu'il est déjà, il a pu se cramponner des mains à quelque chose de radieux et d'éternel ; aïeul qui s'en va, il sent qu'il oh ! quoi que les hommes fassent et disent, il demeure bien l'inexplicable et l'unique ! Dès que sa croix paraît, dès que son nom est prononcé, tout s'apaise et change, les rancunes se fondent, et on entrevoit les renoncements qui purifient ; devant le crucifix le plus humble, des cœurs hautains et durs s'humilient et conçoivent la pitié. Il est l'évocateur des incomparables rêves et le magicien des éternels revoirs. Il est le maître des consolations inespérées et le prince des pardons infinis ” les retrouvera là-haut ses fils peut-être ou ses petits fils, — quelque petite tête frisée d'enfant... Oh ! la foi, la foi bénie et délicieuse... Ceux qui disent : “ L'illusion est douce, il est vrai ; mais c'est une illusion, alors il faut la détruire dans le cœur des hommes”, sont aussi insensés que s'ils supprimaient les remèdes qui calment et endorment la douleur, sous prétexte que leur effet doit s'arrêter à l'instant de la mort...”

Et, peu à peu, voici que je me sens pénétré, moi aussi, par l'impression doucement trompeuse d'une prière entendue et exaucée... Je les croyais finis, pourtant, ces mirages !

Quelque chose cependant commence à troubler mes yeux !... C'était inattendu et c'est sans résistance possible : dans ce retrait du pilier qui me cache, voici que je pleure, moi aussi ; que je pleure enfin toutes les larmes amoncelées et refoulées pendant mes longues angoisses antérieures, au cours de tant de changeantes et vides comédies dont mon

existence a été tramée. On prie comme on peut, et moi je ne peux pas mieux. Bien que debout là dans l'ombre, je suis maintenant, de toute mon âme prosternée, autant que le vieillard en extase à mes côtés, autant que le soldat qui tout à l'heure rampait pour embrasser les pierres. Le Christ !

A LA JEUNE FILLE.

Jeune fille, la grâce emplit tes dix-sept ans,
Ton regard dit : "Matin" et ton front dit "Printemps."
Il semble que ta main porte un lis invisible,
Don Juan te voit passer et murmure : "Impossible !"
Sois belle, sois bénie enfant dans ta beauté,
La nature s'égayé à toute ta clarté ;
Tu fais une lueur sous les arbres ; la guêpe
Touche ta joue en fleur de son aile de crêpe ;
La mouche à tes yeux vole ainsi qu'à des flambeaux.
Ton souffle est un encens qui monte au ciel, si beau,
Et les marins d'Hydra, s'ils te voyaient sans voiles,
Te prendraient pour l'Aurore aux cheveux pleins d'étoiles
Des êtres de l'azur froncent leur pur sourcil,
Quand l'homme, spectre obscur du mal et de l'exil,
Ose approcher ton âme aux rayons fiancée.
Sois belle—tu te sens par l'ombre caressée.
Un ange vient baiser ton pied quand il est nu
Et c'est ce qui te fait ton sourire ingénu.

Victor Hugo.

Institut Kneipp

DE MONTREAL.

2082 rue Ste-Catherine

(près de la rue Bleury)

Consultation du Médecin :

de 10 h. à midi et de 2 h. à 4 h.

Affusions, Douches, Bains, Salles de Réaction, Compresses à fleur de foin et autres Emmaillottements. Chambres et Pension à la Kneipp.

PRODUITS ALIMENTAIRES

Livres relatifs à la méthode.

Maladies Traitées avec Succès :

Anémie, Névrose, Rhumatisme, Goutte, Affections de l'Estomac, des Intestins, des Reins et de la Vessie, Diabète, Albuminurie, Bronchite, Tuberculose à son début, etc.

TELEPHONE BELL 3468.

Sirop de Terebenthine

DU Dr. Laviolette

Guérit très vite les Rhumes, Toux, Croup, Coqueluche. Toujours sans danger et agréable au goût. En vente partout. Propriétaire :

J. G. LAVIOLETTE, M.D.,

232 et 234 Rue St-Paul, - MONTREAL.

A. C. Lashance

PROFESSEUR DE

Mandoline, Guitare,
Banjo et Bandola.

325 RUE DORCHESTER.

CURE D'EAU.

Comme purgatif ou laxatif prenez les **Pilules Kneipp** dont l'action est efficace et hygiénique, **50c la boîte.**

Dépôt général à la Pharmacie Lanctot, 299 1/2 rue St. Laurent.

Une tasse de café obtenue en un instant



LE CAFE LYMAN est un délicieux breuvage. Pour les soirées, rien n'est plus désirable, il est à la fois excellent et économique. En un seul instant, on peut en faire en grande ou en petite quantité. Sa préparation, des plus simples, ne requiert pas l'emploi d'une cafetière. Pas de marc au fond de la tasse. Délicieux odoriférant. Mesdames, employez-le, et sauvez-vous des peines inutiles. Demandez-en un échantillon à votre épicière.